

*La mode
comme objet
de la recherche*

CENTRE DE RECHERCHE *IfM*
INSTITUT FRANÇAIS DE LA MODE

**Dossier/
La mode comme objet
de la recherche** 3

La mode : anatomie d'un mot
Bruno Remaury 4

Entretien/
Frédéric Monneyron
La mode comme objet
des sciences sociales 6

Un lexique des auteurs 10

Un lexique des œuvres 15

Les thèses en France/
Sciences économiques et gestion 20

Bibliographie thématique 27

Pensées raisonnables sur la mode actuelle
Friedrich Theodor Vischer 30

Abonnement gratuit 47

Mode de recherche, n°6.

Publication semestrielle - juin 2006

Editorial

Si la mode se rattache aux notions connexes de nouveauté, luxe, industrie créative, valeur immatérielle, marques, à quelles conditions peut-elle être en tant que telle un objet de recherche ? Sa position dans les champs académiques reflète la présence d'un objet moralement problématique pour l'institution comme pour le chercheur : objet de désir, la mode renvoie à la démesure et à l'excès, à la consommation du superflu. Cela se traduit par une désaffection universitaire, une quantité mineure de travaux de recherche et de thèses, et un nombre limité de chercheurs et de publications. A sa façon, le panorama français – et sans doute mondial – de la recherche

endosse toutes ces réserves en privilégiant plus « sérieusement » des travaux autour des techniques et des technologies de l'habillement et du textile, notamment en Asie, au risque de délaissier les particularités essentielles de la mode, avec son marketing et sa culture. C'est dire que son étude nécessite de s'affranchir de plusieurs idées reçues. L'objectif de ce numéro est de proposer un état des lieux, à la fois historique et contemporain, essentiellement en France, de la recherche et des publications scientifiques autour de la mode, dans les domaines des sciences sociales et de la gestion.

La mode comme objet de la recherche

**Dossier/
La mode comme objet
de la recherche**

3

La mode : anatomie d'un mot
Bruno Remaury

4

Entretien/
Frédéric Monneyron
La mode comme objet
des sciences sociales

6

Un lexique des auteurs

10

Un lexique des œuvres

15

Les thèses en France/
Sciences économiques et gestion

20

Bibliographie thématique

27

Pensées raisonnables sur la mode actuelle
Friedrich Theodor Vischer

30

Abonnement gratuit

47

Le Centre de Recherche de l'IFM bénéficie du soutien
du Cercle Jean Goujon qui regroupe les entreprises
mécènes de l'Institut Français de la Mode :

ARMAND THIERY
CHANEL
DISNEYLAND PARIS
GROUPE ETAM
KENZO
L'ORÉAL PRODUITS DE LUXE
VIVARTE
YVES SAINT LAURENT

Objet destiné à l'usage et à la consommation, à la collection et à l'exposition, la mode mobilise des acteurs, des conditions économiques, techniques, sociales et culturelles, dont la compréhension est portée sous sa forme académique par des travaux de la recherche. Ce dossier vise à retracer la généalogie, les difficultés et les opportunités de la recherche appliquée au vêtement et à la mode.

C'est en 1482 qu'apparaît pour la première fois le mot mode dans son acception de « manière collective d'habillement ». Préalablement originaire du latin *modus* (manière, mesure), le mot mode désigne à partir de 1393 manière, puis façon, qui conduira par ailleurs au fashion anglais. S'habiller « à la mode nouvelle » devient, à partir de 1549, « être à la mode ». Les époques auxquelles ont lieu ces différents glissements sémantiques ne sont pas neutres et pourraient être autant de dates charnières de l'apparition de la mode au sens moderne du mot. À chaque fois que se structurent de nouvelles données sociales (apparition de nouveaux compétiteurs), des progrès technologiques (transformation de la matière, diffusion des modèles) et des développements économiques (échanges commerciaux, structures de distribution), la mode dispose des éléments essentiels à son développement. Ainsi, les mutations économiques et sociales de la fin du moyen âge en sont une étape marquante, tout autant que la révolution industrielle ou que l'explosion économique de l'après-guerre, autant d'étapes considérées par chacun comme autant de points de départ de la notion de mode. L'idée même d'industrie de la mode se superpose à cette évolution et « les modes », terme attesté dès 1692, pour définir les professions qui y sont attachées, devient, en 1860, la mode au double sens qu'il revêt aujourd'hui – i.e. un « engouement collectif et passager en matière d'habillement et de manières » et l'ensemble des industries de l'apparence. Si la notion de mode évolue au cours des temps, la façon dont on la regarde évolue en parallèle : ce sont les XVII^e et XVIII^e siècles qui voient les premiers écrits consacrés

spécifiquement à ce phénomène. Billets d'humeur ou pamphlets de mémorialiste, on y considère la mode comme un des moyens de compréhension des us et coutumes de l'homme. Tradition dans laquelle s'intègrent aussi bien *Le Courtisan à la mode* de Charles Sorel, *The Anatomy of abuses* de Philip Stubbes que *Les Caractères* de La Bruyère. Cette tradition littéraire se précise au début du XIX^e siècle avec le développement d'une « littérature du portrait humain », qui fait un large usage du vêtement, toujours comme mécanique à exprimer l'homme (Balzac, Barbey d'Aurevilly, Mallarmé), liée à un début de théorisation de sa signification, introduite par Kant dans son *Anthropologie*, ou encore par Carlyle dans son *Sartor Resartus*, en prenant les lois de l'imitation comme dynamique d'une sociologie balbutiante. Parallèlement, c'est également le XIX^e siècle qui voit, sous l'impulsion des peintres d'histoire et des écrivains, les premières réflexions sur l'histoire du costume, analyses consacrées à l'observation et à la datation de l'apparition et de l'évolution des formes vestimentaires (Leloir, Quicherat, Racinet). Cette démarche s'inscrit à la suite d'une tradition – que l'on pourrait qualifier de pré-ethnographique – des « curiosités » qui, du XVI^e au XVIII^e siècle, se préoccupe du costume, mais dans une perspective qui se veut plus topographique que chronologique (Just Amman, Cesare Vecellio). Cette méthode historique a fourni une masse de documents précieux permettant de dater et de recenser la plupart des pièces vestimentaires mais elle ne s'est que peu préoccupée des signifiés de l'apparence, s'en tenant le plus souvent à une taxinomie sociale et géographique simple et ne voyant dans les évolutions du vêtement qu'une suite du phénomène n'ayant d'autre cause que l'évolution du goût et d'autres conséquences qu'eux-mêmes. Avec le tournant du siècle, une deuxième école de pensée propose une explication fonctionnelle de l'apparition ou de la translation de pièces vestimentaires. Cette approche, plus anthropologique, s'attache aux besoins du porteur de vêtement comme élément déterminant quant à la constitution du système de l'apparence (Flügel, Kroeber). En parallèle, puisqu'il est

« difficile de résumer le vêtement comme la somme d'un nombre d'instincts et de besoins individuels simplement multipliés à l'échelle du groupe » (Barthes), une approche de la mode se développe autour de la sociologie. La mode, sous cet autre angle de vue, devient le parfait instrument d'étude des mécanismes de la compétition et de la propagation des modèles. Analysée comme l'engouement pour l'expression symbolique du prestige social, la mode engendre diverses théories de diffusion des modèles (Spencer, Tarde, Simmel, Veblen), conduisant à l'identification d'un double processus d'imitation et de distinction. « La mode étant l'imitation de qui veut se distinguer par celui qui ne veut pas être distingué, il en résulte qu'elle change automatiquement » (Valéry). Liée au champ du social, cette conception développe les processus de diffusion des modèles, soit au sein d'une conception pyramidale de la société (élite socio-économique), soit d'une conception transversale (élite culturelle) qui pointe comme prescripteurs de mode une population aux comportements alternatifs (intellectuels, marginaux, jeunes, etc.) (Burgelin). Ces trois approches – historique, sociologique ou fonctionnaliste (qu'elle soit issue de l'ethnologie ou de la psychanalyse) – se combinent, particulièrement avec l'après-guerre, dans nombre d'analyses plus structurales qui ont le mérite de poser le rôle du vêtement en fonction de l'individu, de l'organisation sociale et de son système de pensée. Cette voie de recherche, explorée notamment par la linguistique, permet d'explorer les lois générales qui sous-tendent l'évolution d'un système vestimentaire et ainsi d'approcher le vêtement non plus en tant qu'objet mais en tant que représentation d'un système de valeurs. Au confluent de tous ces regards, la mode ne s'es-souffle pas encore d'être observée, disséquée, magnifiée ou conspuée. Relevant toujours autant du désir, elle reste à ce titre prise en charge par la morale et la philosophie, soit que l'on y voit une « pure affaire de vanité », soit un destin pour les sociétés « achevées ». Respectée tout autant que condamnée (*La Contre Mode*, de Fitelieu, écrit en 1642 ne fait-il pas écho au *Contro la Moda*, d'Ugo Volli,

écrit en 1992 ?), « capricieuse, futile et élitiste », elle est aussi « le laboratoire de l'enchanteur », comme la décrit Christian Dior, et « sous ses folles lois étant forcé de vivre, le sage n'est jamais le premier à la suivre... ni le dernier à la garder ».

Bruno Remaury
Professeur à l'IFM

Professeur des Universités, enseignant la littérature générale et comparée et la sociologie de la mode à l'Université de Perpignan-Via Domitia, Frédéric Monneyron est également professeur invité dans plusieurs universités américaines et européennes et expert auprès de la Commission européenne à Bruxelles. Ses recherches s'inscrivent dans le cadre d'une sociologie de l'imaginaire et se donnent pour objet d'étude la sexualité et les relations entre les sexes, le vêtement et la mode, d'un côté ; l'Europe, l'idée de nation et l'idée de race, d'un autre côté. Il est l'auteur d'une quinzaine d'essais traduits en plusieurs langues dont récemment *Séduire, L'imaginaire de la séduction de Don Giovanni à Mick Jagger* (PUF, 1997, rééd. 2000), *La Nation aujourd'hui. Formes et mythes* (L'Harmattan, 2000), *La Frivolité essentielle. Du vêtement et de la mode* (PUF, 2001), *Mythes et littérature* (PUF, 2002, avec Joël Thomas), *L'imaginaire racial* (L'Harmattan, 2004), *La Mode et ses enjeux* (Klincksieck, 2005), *L'Automobile. Un imaginaire contemporain* (Imago, 2006, avec Joël Thomas), *La Sociologie de la mode* (PUF, 2006) et *Sociologie de l'imaginaire* (Colin, 2006, avec P. Legros, J.-B. Renard et P. Tacussel).

Olivier Assouly : L'intérêt de la sociologie pour la mode remonte-t-il à la naissance au cours du XIX^e siècle de la sociologie ?

Frédéric Monneyron : A vrai dire non. Car, quand la sociologie se constitue à proprement parler en discipline autonome à la fin du XIX^e siècle, elle ne s'intéresse guère, dans un premier temps, à la mode, en tout cas à la mode vestimentaire. De fait, si Gabriel de Tarde que

l'on considère parfois comme un des pères de la discipline – jusqu'à une époque récente au demeurant très occulté –, parle de la mode et développe dans un de ses ouvrages les plus connus, *Les Lois de l'imitation* (1890), une sociologie de l'imitation-mode, ce sont les modes en général qui sont les objets de ses analyses, et il n'accorde pas à la mode vestimentaire une attention particulière. Si, dans *The Theory of the Leisure Class* à l'extrême fin du siècle, Thorstein Veblen consacre, lui, un intérêt plus exclusif au vêtement, c'est en marge, malgré tout, de la discipline qui naît alors, puisque l'ensemble de son ouvrage s'inscrit dans une perspective économiste. C'est, en fait, surtout Georg Simmel qui fait vraiment, à la même époque, entrer la mode dans les préoccupations de la sociologie avec son essai sur la mode de 1895. Mais l'œuvre de Simmel s'accordait assez peu avec les prétentions démonstratives que se disputaient les méthodes positivistes et le marxisme grossier des différentes sociologies et est restée longtemps assez confidentielle (elle ne fut d'ailleurs traduite que tardivement en français).

O.A : De quelle manière s'organisait le discours sur la mode avant que les sciences sociales ne s'en saisissent ? Relevait-il uniquement de la digression littéraire ?

F.M : Avant que la mode ne devienne un objet de la sociologie, et encore assez obliquement et tardivement on vient de le voir, ce sont les écrivains et les journalistes qui, durant tout le XIX^e siècle, sont les principaux auteurs des discours qui cherchent à évaluer les caractéristiques essentielles de ce phénomène social qu'est la mode et à s'interroger sur son sens et sa fonction. Leur regard et leur témoignage sur la mode ne doit en aucun cas être sous-estimé. Les réflexions de Balzac, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire ou encore de Brummell lui-même sur le dandysme se présentent comme une interprétation des fonctions sociales du vêtement. Et les mêmes auteurs, auxquels il faudrait ajouter Carlyle, Gautier, Wilde, sans même parler de la revue de Mallarmé, *La dernière mode*, à l'existence éphémère, proposent aussi une appréhension plus générale

de la mode qui a en spontanéité et en intuition ce qu'elle n'a pas encore en scientificité. Bien souvent, au demeurant, toutes les directions futures de la sociologie de la mode sont déjà présentes dans les meilleurs textes de ces écrivains. En outre, il faut remarquer que le projet de Carlyle est au départ une vraie philosophie, sinon une sociologie, du vêtement, même s'il est largement avorté et dévié dans l'ouvrage auquel il donne naissance : *Sartor Resartus*. Et il faut aussi rappeler que l'on considère parfois Balzac comme un sociologue, au moins un sociologue figuratif, avant la lettre, et cela à juste raison si l'on considère, particulièrement, son *Traité de la vie élégante*.

O.A : Pour quelle raison la mode devient-elle un objet « scientifique » ? La reconnaissance académique de la mode affecte-t-elle également l'histoire, l'anthropologie, l'ethnologie et l'économie ?

F.M : En fait, la mode a peiné et peine encore à devenir un objet « scientifique ». Sa reconnaissance académique, par conséquent, est tardive. Elle n'est pas d'ailleurs encore vraiment effectuée aujourd'hui. Si l'on considère les cursus universitaires dans les différents pays occidentaux, les parcours sur la mode sont carrément nuls et, en tout cas, quand ils existent, rejetés dans des formations spécialisées et professionnalisées. C'est tout juste si l'on peut trouver des cours sur l'histoire de la mode, mais cela presque exclusivement dans les universités britanniques et américaines qui offrent, traditionnellement, à l'intérieur des départements d'histoire de l'art ce genre de cours. Des traditions universitaires peuvent, assurément, être invoquées. Mais, la raison principale de la difficulté de la mode à s'imposer comme objet scientifique, c'est qu'elle est marquée du sceau de la frivolité. Les objets de la sociologie et de l'histoire sont des objets socialement plus lourds. Et, d'ailleurs, l'histoire et la sociologie ont eu tendance à se renvoyer un objet mode dont elles ne savaient, à l'évidence, pas trop que faire. Et, dans un sens, il en va de même pour l'économie, quand bien même les industries de la mode généreraient de très nombreux emplois

et des capitaux très importants. Quant à l'anthropologie et à l'ethnologie, elles se sont intéressées depuis longtemps aux fonctions et aux significations des parures des sociétés primitives, mais la mode est un phénomène très différent, propre aux sociétés contemporaines d'Occident...

O.A : Quels sont historiquement les grands courants de sociologie de la mode ?

F.M : On peut considérer que Tarde, Veblen et Simmel sont les fondateurs ou, en tout cas, les précurseurs d'une sociologie de la mode. D'une manière différente toutefois puisque la réflexion de Tarde concerne les modes en général et que celle de Veblen est, avant tout, économique. Au vrai, c'est surtout Simmel qui fonde à proprement parler une sociologie de la mode avec ses concepts d'imitation et de distinction qui s'imposent durant la première moitié du XX^e siècle et sont ventilés différemment chez Kroeber, Spencer ou Tönnies. Ensuite, on pourrait distinguer trois courants majeurs : un premier courant qui, avec les travaux de König et de Bell par exemple auxquels il faudrait peut-être ajouter la perspective psychosociale de Descamps, met en place une vraie sociologie de la mode dans la lignée de Simmel ou de Veblen ; un second courant qui place la mode dans le cadre plus large d'une sociologie de la culture, dont Bourdieu, mais aussi Yonnet, sont les meilleurs représentants ; un troisième courant, quelque peu en marge de la sociologie proprement dite, constitué par la perspective sémiologique de Barthes et les perspectives féministes actuelles. Il faudrait enfin ajouter un dernier courant, celui que je représente, qui, en cherchant à faire apparaître la mode comme une pensée symbolique du social, développe une sociologie des images de mode et une anthropologie de l'imaginaire de la mode.

O.A : Comment se répartissent-ils historiquement et actuellement entre la France et l'étranger ?

F.M : La sociologie de la mode implique essentiellement, pour ne pas dire exclusivement,

quatre pays : la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. On pourrait dire que c'est l'Allemagne qui a surtout développé une réelle sociologie de la mode, avec Simmel tout d'abord, puis avec König plus tard, en tout cas dans une perspective systématique. En France, la réflexion sur le phénomène de la mode vestimentaire s'est fait à l'intérieur d'un ensemble plus vaste, celui de la sociologie de la culture où sont convoqués tout autant que le vêtement, l'alimentation, le sport etc. ou d'une manière oblique, comme dans la somme sémiologique de Barthes, aujourd'hui assez indigeste. J'ai essayé, pour ma part, tout en me plaçant dans le cadre large d'une sociologie de l'imaginaire de me recentrer aussi sur la mode seule. Aux Etats-Unis, outre Veblen, c'est une reconsidération féministe qui, récemment, a ouvert les analyses les plus neuves. La contribution britannique est à la fois importante et plus spontanée. Bell n'est pas vraiment un sociologue, plutôt un écrivain, Laver un historien, et plus récemment les livres de Ted Polhemus s'inscrivent eux aussi en dehors d'une perspective proprement académique.

O.A. : La sociologie ne bute-elle pas sur les réserves morales du sociologue traitant d'un sujet comme la mode réputé frivole ou accessoire ?

F.M. : Oui, c'est certainement le principal problème. Au demeurant il ne s'agit pas seulement de réserves morales, mais de sa dépendance par rapport à toute une tradition philosophique. Ou, si l'on veut, des réserves morales déterminées par toute une tradition de pensée, une tradition de pensée qui, en Occident, a cherché l'essence sous le paraître et a décrété que « l'habit de fait pas le moine », et qui a refusé que les apparences puissent être profondes. Un renversement est donc nécessaire. Développer une sociologie de la mode implique en effet de poser tout d'abord le vêtement non plus comme élément second, accessoire, mais comme un élément premier, fondateur, déterminant les comportements individuels comme les structures sociales. C'est cette démarche qui est à la base de mon propre ouvrage, *La Frivolité essentielle* qui, dès lors, plutôt que de chercher à saisir direc-

tement les relations qu'entretient l'homme contemporain avec le vêtement, considère que c'est surtout indirectement, par l'intermédiaire de l'imaginaire et non directement par la réalité vécue, que sont déterminées nos relations au vêtement.

O.A. : Qu'est-ce qui intéresse le sociologue dans la mode ? Est-ce la mode en tant que telle qui retient l'attention ou les mécanismes sociaux (distinction, représentation, imitation) qui s'y trament ?

F.M. : Les deux. En tout cas, si je dois parler en mon nom propre. La mode est une création artistique, au même titre que les autres créations, et elle mérite d'être étudiée en tant que telle. Marguerite Duras voulait voir Yves Saint Laurent comme un écrivain, et sa position était tout à fait légitime. Dans la mesure où le renversement évoqué précédemment a été effectué, cette étude est même décisive. Mais, les mécanismes sociaux qui s'y trament sont aussi, bien entendu, l'objet de l'observation d'un sociologue de la mode. Et, j'ajouterai volontiers, plus important encore, ce qui réunit les deux, la possibilité d'accéder à travers la mode, pour peu qu'on ait effectué le renversement philosophique nécessaire pour placer la mode au centre de l'interrogation sociologique et qu'on se soit donné les moyens méthodologiques adéquats pour étudier ses images, à des couches profondes du social. La mode me semble être un des objets privilégiés de cette sociologie des profondeurs qu'est la sociologie de l'imaginaire. Elle n'est pas loin non plus, par conséquent, des territoires de la psychanalyse.

O.A. : Quels sont les liens entre le regard sociologique et l'usage des savoirs par les acteurs économiques pour comprendre, anticiper et influencer les comportements de leurs clients ?

F.M. : Les liens pourraient et devraient être très forts. La démarche des carnets de tendance, par exemple est très proche de la démarche sociologique, en tout cas de la mienne propre. Mais les relations sont encore très informelles

et demanderaient à être développées pour déboucher sur une vraie synergie. Il y a quelque différence cependant, dans les objectifs principalement. Les acteurs économiques veulent comprendre les mécanismes de la mode pour vendre mieux. Ils ont tout à gagner dans une meilleure lisibilité du phénomène de la mode. La démarche du sociologue peut permettre d'améliorer la connaissance d'un marché et de tirer des enseignements en matière de marketing, comme celui, par exemple, qui permet de comprendre le succès d'un couturier par la conformité de son imaginaire personnel à l'imaginaire général d'une époque. Mais elle va plus loin : elle permet de décrire l'état souterrain d'une société à travers le vêtement et la mode et, à cet égard, son importance excède un secteur d'activité économique en particulier et est tout autant philosophique, politique et sociale.

Balzac, Honoré de

Écrivain français (Tours, 1799–Paris, 1850). Tout au long de *La Comédie humaine*, Honoré de Balzac se livre à une étude de mœurs qu'il conçoit comme « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine ». Dans ses quatre-vingt-quinze romans, l'un de ses outils privilégiés pour dessiner ses personnages, qu'il s'agisse de leur caractère ou de leur classe sociale, reste le costume, utilisé comme « le plus énergique de tous les symboles ». Il écrit en outre de petits textes sur *L'Art de mettre sa cravate de toutes les manières connues et usitées, enseigné et démontré en seize leçons... par le baron Émile de L'Empesé, ouvrage indispensable à tous nos fashionables* (1827), ou la *Théorie de la démarche* (1833), ou bien encore le *Traité de la vie élégante* (1830) dans lequel il incite, afin de parvenir à cerner le dandysme, à utiliser des néologismes tels que l'élégantologie, la vestignomie, la modilogie... Face à l'égalisation et à l'uniformisation engendrées par la Révolution, et « la brusque absence d'étiquette » de la Restauration, il ne voit de salut que dans la mode et l'élégance : le principe du costume est dans l'harmonie des teintes et dans le rapport entre vêtement et architecture sans ornement inutile. L'encyclopédie aristocratique concerne les gens de condition (people of fashion) : « Un homme devient riche, il naît élégant. La brute se couvre, le riche ou le sot se pare, l'homme élégant s'habille. La toilette est la traduction d'une pensée. » Une anthologie des descriptions de vêtements dans *La Comédie Humaine* est disponible sous le titre *Le vêtement chez Balzac* aux éditions Ifm-Regard (2001).

Barthes, Roland

Critique et sémiologue français, professeur au Collège de France (Cherbourg, 1915–Paris, 1980). Auteur d'une quinzaine d'ouvrages (*Le Degré zéro de l'écriture*, *Mythologies*, *Michelet par lui-même*, etc.), Roland Barthes propose l'analyse sémiologique d'un très vaste éventail de termes, d'objets, de personnages et de mythes. Dans *Système de la mode* (1967), il conçoit cette dernière comme un système fermé, vide et réflexif, sémantiquement parfait, dans lequel le sens n'est finalement rien de plus que le signifiant lui-même. Le sens de la mode n'apparaît que si celle-ci est prise en charge par un langage. La description de la mode dissimule le signifiant sous le fonctionnel et l'arbitraire sous le nécessaire et par cette double rationalisation elle cherche à fonder la mode comme un droit naturel. Il distingue un système « naturaliste », qui cherche sans cesse à faire référence au réel et au concret et qui est plutôt celui de la presse populaire, et un système « logique », vide, réflexif, simple permutation de signes, qui est préféré par la presse de l'élite. En sus d'une étude de la mode, Roland Barthes a tenté une analyse structurale du vêtement avec l'articulation de ses divers termes signifiants, selon un travail de sémiologie appliquée. On lui doit également une réflexion sur « Histoire et sociologie du vêtement », où le vêtement et la mode sont analysés en regard de la distinction saussurienne langue/parole. La totalité de ses articles et entretiens sur la mode a été regroupée dans un recueil, *Le bleu est à la mode cette année*, publié aux éditions Ifm-Regard (2001).

Baudelaire, Charles

Écrivain français (Paris, 1821–id., 1867). Baudelaire est aussi un passionné de mode, d'art et de modernité. Il écrit des textes comme : *Le Beau, La Mode et le Bonheur*, *L'Artiste, Le Dandy, L'Éloge du maquillage*. Dandy, il dessine lui-même son étrange costume noir, d'une coupe inhabituelle, et voit dans ses congénères « le dernier éclat d'héroïsme dans les décadences ». Il faut que la

mode « étonne, charme ; idole, elle doit se dorer pour être adorée. Il importe peu que la ruse et l'artifice soient connus de tous si le succès en est certain et l'effet toujours irrésistible ». Il veut réhabiliter la toilette et la venger. « La mode doit être considérée comme un symptôme du goût de l'idéal surnageant dans le cerveau humain... un essai permanent et successif de réformation de la nature. Les modes ne doivent pas être, si l'on veut bien les goûter, considérées comme choses mortes. Toutes furent légitimement charmantes. »

Baudrillard, Jean

Sociologue français (Reims, 1929). Son discours sur la mode unit la psychanalyse à l'économie politique. Pour lui, plus encore que le marché qui détruit les valeurs de travail, d'utilité et de rareté pour ne garder que la valeur d'échange, la mode participe de la dénaturation et de la destruction des valeurs. Elle annihile toute valeur réelle pour ne conserver que la notion de nouveauté. Elle représente la limite du taux de changement tolérable par un système, sans que rien ne soit changé d'essentiel. Il y a mode lorsqu'une forme n'est plus produite à partir d'elle-même, mais reproduite à partir d'un modèle. La pulsion de mode est si violente qu'aucune interdiction n'en vient à bout, le refus d'une mode est lui-même une mode n'ayant pas de référentiel (autre qu'elle-même), rien ne peut lui échapper. Elle détruit le temps linéaire du progrès par un retour sans fin des modes rétros : elle est l'inactuel, la frivolité de la mort (la mode, c'est le démodé) et la modernité du déjà-vu (le rétro). À l'intérieur d'une distinction entre signes légers (vêtements, corps, objets) et signes lourds (politique, morale, économie, sciences, culture), Baudrillard présente une position radicale où la mode jouerait dans la production du sens d'une culture et où les sciences seraient déjà passées à un stade esthétique, soumis à la mode. La question de ce qui échappe à la mode le mène à cette interrogation : la mode n'atteint-elle que l'extérieur, la vulgarisation et la médiatisation ou s'étend-elle à la structure profonde des choses et des

êtres ? Il a publié : *Le Système des objets* (1968), *La Société de consommation* (1970), *L'Échange symbolique et la mort* (1976), *De la séduction* (1979), etc.

Burgelin, Olivier

Maître de conférence à l'École pratique des hautes études (Metz, 1933). Pour Olivier Burgelin, la mode relève tout à la fois d'études de psychologie sociale sur le terrain, de la formalisation sociologique, de recherches ethnologiques ou anthropologiques, de l'application de la psychanalyse au vêtement... En cette fin du XX^e siècle, il met en lumière l'apparition d'une nouvelle classe de prescripteurs de mode et de comportements non liée à une hiérarchie sociale, composée d'individus possédant des pratiques vestimentaires « alternatives ». L'apparition régulière de ces nouveaux compétiteurs (jeunes, adolescents, « bricoleurs »...) lui fait considérer la mode comme « l'expression symbolique de la fluctuation des statuts sociaux ». Socialement elle est la marque du dynamisme évolutif d'une société donnée, chaque groupe vivant son propre engouement (sa propre mode) comme une libération, à l'opposé de celui des autres.

Carlyle, Thomas

Historien, critique et philosophe écossais (Ecclefechan, Dumfriesshire, 1795–Londres, 1881). Auteur du premier livre entièrement consacré au vêtement : *Sartor resartus (Le Tailleur retailé, 1834)*, où il formule ainsi sa thèse : « Les vêtements ont fait de nous des hommes, ils risquent de faire de nous des porte-manteaux. » Il faut voir, dans ce livre touche-à-tout, une invitation répétée à méditer sur le mensonge des apparences. Nos vêtements ne trouvent pas leur raison d'être dans la protection ou la pudeur, mais dans l'ornementation et la symbolique, à preuve l'existence du tatouage et de l'ornement corporel. Ainsi, que seraient, sans le vêtement, la distinction hiérarchique et la majesté des fonctions sociales ? Avec humour, Carlyle stigmatise

nos extravagances et tente d'en explorer les influences morales, politiques et religieuses dans un vertige métaphysique. Le tailleur, modeste artisan sans grand prestige, est ici revêtu d'une majesté symbolique, de par son pouvoir à faire l'homme par le vêtement, puisque « la société est fondée sur les habits ». Les dandys, qui ne vivent que pour s'habiller, sont des poètes du vêtement, et l'essence de toute science réside dans la philosophie des vêtements. Dans une démonstration par l'absurde, Carlyle nous convie à réfléchir sur la distinction entre notre réalité fondamentale et les enveloppes dont on doit se recouvrir et se déguiser.

Deslandres, Yvonne

Archiviste-paléographe française (Paris, 1923–Paris, 1986), déléguée générale de l'Union française des arts du costume. Directrice, à partir de 1967, du Centre de documentation du costume, et conservateur au musée des arts décoratifs, elle gère et agrandit les collections de costumes et de la bibliothèque et organise des expositions dans le monde entier. En tant qu'historienne, elle poursuit le travail de François Boucher, en mettant en évidence les différences entre les représentations (peintures, gravures de mode, catalogues...) et les vêtements réellement portés et en insistant sur les données matérielles de la fabrication des vêtements. Attentive aux implications économiques et sociales, elle travaillera sur les signifiés du vêtement comme indicateurs de son âge, de sa classe sociale, de son ethnie, de sa profession, de ses opinions ou activités politiques, religieuses, sportives, artistiques, etc. Auteur de nombreux livres et catalogues d'expositions, elle a notamment contribué à la redécouverte de Paul Poiret en lui consacrant une étude monographique (Éditions du Regard, Paris, 1986) et a livré son analyse du fait vestimentaire dans *Le costume, image de l'homme* réédité en 2002 conjointement par les éditions de l'IFM et les éditions du Regard. Son dernier ouvrage, *Histoire de la mode au XX^e siècle* (Somogy, 1986), rédigé en collaboration avec Florence Müller, a été le premier à cerner les contours d'une histoire très riche en

mouvements et personnalités dont elle fut témoin, mais aussi acteur à part entière.

Lipovetsky, Gilles

Professeur de philosophie (1944). Gilles Lipovetsky a publié *L'Ère du vide* (1983) et *L'Empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes* (1987). Pour lui, la mode n'est plus un luxe esthétique, elle est partie prenante du système social de production, consommation, diffusion, communication. Ce problème, apparemment futile et pourtant d'une infinie complexité, nous plonge au cœur de la modernité occidentale où la fin du XX^e siècle connaît ce que Lipovetsky appelle la « seconde phase des démocraties », celle de la séduction, de l'éphémère et de la différenciation marginale. Par-delà les inquiétudes que fait naître une société vouée à l'obsolescence des choses et du sens, « la mode achevée » est présentée comme instrument de consolidation des sociétés libérales et, à ce titre, il n'y a pas à désespérer d'une société frivole. Ainsi se dessine une interprétation autre que le schéma de la distinction sociale qui s'est imposée comme la clé souveraine, mais qui ne permet pas d'expliquer la logique de l'inconstance et ses grandes mutations.

Roche, Daniel

Professeur à l'université de Paris I et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris, 1935). Dans son livre *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement. XVII^e et XVIII^e siècles*, 1989, il étudie une période très riche en transformations sociales, au cours de laquelle la mode n'est plus seulement l'expression des mécanismes sociaux de la représentation de la cour, mais devient un thème majeur des encyclopédistes et philosophes, prédicateurs, physiocrates, rousseauistes, mercantilistes, libéralistes, économistes chrétiens. Avec la Révolution, l'épopée napoléonienne, la Restauration bourgeoise et le romantisme, la mode devient élément référentiel des civilisations matérielles

et politiques, intellectuelles et symboliques. Il y explore également le matériel dont dispose l'étude historique des vêtements et de la mode et les problèmes éventuels qu'il pose : la conservation des tissus et des habits, les sources figurées (peintures, gravures, estampes) et leurs biais, les recueils de costumes et magasins pittoresques, les documents d'archives (des notaires, commerçants, fabricants, familles), les analyses littéraires ou scientifiques.

Simmel, Georg

Philosophe et sociologue allemand (Breslau, 1858–Strasbourg, 1918). Professeur à Berlin et à Strasbourg. Simmel développe, dès 1905, une vision de la mode comme instrument permettant de satisfaire à la fois le désir d'affiliation et de communauté et le désir de différenciation et d'isolement, l'individu à la mode se sentant singulier et original, tout en bénéficiant de l'approbation des gens de goût qui s'habillent comme lui. La mode devient ainsi une institution sociale remarquable, qui réalise la synthèse entre le besoin de conformité, d'adhésion et de sécurité et le besoin de singularité, de distinction et d'individualisme. Fille du mariage entre le conformisme et la vanité, elle est une recherche d'expression personnelle et d'insertion sociale et apporte « l'aventure sans risque ». Dans son essai sur « La mode » dans la *Tragédie de la culture*, Georg Simmel tente de comprendre le phénomène de la mode, indépendamment d'une histoire du vêtement, comme un processus indispensable aux sociétés modernes, « la forme vitale de la mode étant naturelle à l'homme en tant qu'être social ». Elle est donc l'expression des valeurs caractéristiques d'une société donnée, mais aussi l'expansion des besoins engendrés par son propre développement.

Tarde, Gabriel de

Sociologue français (Sarlat, 1843–Paris, 1904). Il propose, dans *Les Lois de l'imitation* (1890), l'une des premières analyses de la mode comme processus social indépendant de l'ha-

billement, et s'appliquant aussi à la langue, à la religion, à la politique ou à la littérature. Il y distingue deux axes, l'invention et l'imitation, et la conçoit comme une alternance de périodes d'innovation (modes) et de diffusion imitative (coutumes). Toute mode nouvelle aspire à s'enraciner en coutume, mais seul un petit nombre y parvient, perdant, au passage, son originalité. Lorsque l'influence des ancêtres et du passé cède le pas aux suggestions des novateurs et du futur, les âges de la coutume font place aux âges de la mode. Lorsque naît l'esprit de la mode, les conduites et les institutions sont renversées par l'attrait du nouveau et la fascination de la modernité. Gabriel de Tarde, fondateur de la psychologie sociale, est le premier à avoir sorti la mode du ghetto de la frivolité et à l'avoir reconnue comme un concept théorique. Il a vu en elle une forme générale de sociabilité permettant de définir selon son principe des époques et des civilisations.

Veblen, Thorstein

Économiste américain (Manitowoc County, Wisconsin, 1857–Menlo Park, Californie, 1929). Dans *Théorie de la classe de loisir* (1899), il critique de façon acerbe la haute bourgeoisie de son époque, le capitalisme dans son stade avancé produisant, selon lui, une discrimination envers le travail manuel, considéré comme indigne, et la classe oisive qui se manifeste par le gaspillage, le luxe, la « consommation ostentatoire » et les loisirs cérémonieux. D'où le culte des fêtes, de la gastronomie, des arts d'agrément et de la mode, et toute l'économie de prestige où s'établissent le raffinement, la distinction et les canons de respectabilité dans la tenue et les règles de convenance et de bonnes manières. Pour lui, la mode est une consommation sans nécessité dont le seul but est de manifester la position dominante que l'on occupe, comparativement comparable au « potlatch » des tribus indiennes de la côte du Pacifique.

Yonnet, Paul

Sociologue français (1948). Paul Yonnet étudie la mode dans *Jeux, modes et masses* (1985). Afin de rendre compte des différents signifiés du vêtement, il y présente les neuf divisions par lesquelles le vêtement nous informe sur le sexe, l'âge, la position sociale, l'activité, la culture, le lieu et le moment, l'état sanitaire, les mœurs et les positions politico-idéologiques ou religieuses de celui qui le porte. Il travaille également sur la montée des indifférences (dimorphisme sexuel remplacé par le dimorphisme par âge), la révolution du prêt-à-porter, du jean et du « porter sport » et l'importance des modèles de la jeunesse sur la classe adulte. Il analyse le look comme une compétition lourde de conséquences, où chacun est considéré comme responsable de l'image qu'il donne de lui-même et, à ce titre, particulièrement responsabilisé. Il élargit ses conclusions à la mode des jeux populaires, du jogging, du rock, pop, punk, de l'automobile, etc.

1. Nous remercions les éditions du Regard d'avoir autorisé la reproduction des notices extraites de la dernière édition du *Dictionnaire International de la Mode* (sous la direction de Lydia Kamitsis et Bruno Remaury, Paris, 2005).

Un lexique des œuvres

Roland Barthes, *Système de la mode*, Paris, Seuil, 1983.

Ouvrage de sémiologie appliquée. A partir d'une analyse sémantique de la mode à travers les descriptions de la presse, l'auteur dégage un système de significations. C'est d'un point de vue nouveau que Roland Barthes interroge la mode : la saisissant à travers les descriptions de la presse, il dévoile en elle un système de significations et la soumet pour la première fois à une véritable analyse sémantique : comment les hommes font-ils du sens avec leur vêtement et leur parole ? Ce livre, devenu un classique, est un des exemples les plus remarquables d'application de la sémiologie à un phénomène culturel.

Roland Barthes, *Le bleu est à la mode cette année et autres articles*, Institut Français de la Mode, 2001.

Un livre qui regroupe l'ensemble des articles et interviews consacrés à la mode, entre 1955 et 1983. Pour tout ceux qui auront trouvé difficile d'accès *Système de la Mode*, cet ensemble d'articles éclaire et simplifie singulièrement la pensée de Barthes sur le statut et le rôle de la mode et du vêtement dans nos sociétés. Une analyse qui n'a rien perdu de son actualité et qui au contraire, 30 ans après, permet de mesurer la cohérence d'un phénomène qui n'a fait, depuis, que s'amplifier.

Jean Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.

Il s'agit d'une approche globalisante de la réalité sociale autour du thème de la séduction. L'analyse de l'auteur est une démarche

intuitive qui se situe aux frontières de la littérature, de la philosophie et de la sociologie. Sa méthode peut manquer de rigueur aux yeux des logiciens formels, mais sa pensée procède par hypothèses, exclusions et provocations. Par étapes successives et inclusives, Baudrillard développe son thème autour des sphères où la séduction s'exerce : la femme, la sexualité, les stars, le jeu, la séduction animale, le trompe-l'œil, etc. Il emprunte à Freud, à Lacan, à Kierkegaard, à Foucault, à Saussure les ressorts théoriques de sa démonstration.

Quentin Bell, *Mode et société. Essai sur la sociologie du vêtement*, Paris, PUF, 1992.

C'est un essai à caractère théorique sur le vêtement et la mode. Les deux éditions en langue anglaise ont paru en 1945 et en 1978. L'auteur a modifié des éléments de sa théorie, mais il lui est resté fidèle voulant que la mode soit reliée à la structure des classes. En cela, il s'inspire des théories de Thornstein Veblen dans *Théorie de la classe de loisir*.

Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

Il est difficile aujourd'hui de mesurer l'originalité de l'ouvrage de Bourdieu dont l'influence sur la sociologie du goût a été majeure pendant près de trois décennies. Classeurs classés par leurs classements, les sujets sociaux se distinguent par les distinctions qu'ils opèrent – entre le savoureux et l'insipide, le beau et le laid, le chic et le chiqué, le distingué et le vulgaire – et où s'exprime ou se trahit leur position dans les classements objectifs. L'analyse des relations entre les systèmes de classement (le goût) et les conditions d'existence (la classe sociale) qu'ils retraduisent sous une forme transfigurée dans des choix objectivement systématiques (« la classe ») conduit ainsi à une critique sociale du jugement qui est inséparablement un tableau des classes sociales du jugement lié à un tableau des classes sociales et des styles de vie. Il s'agit là d'une étude sociale approfondie des variations du goût et du jugement concernant le beau, l'art,

la culture. À l'aide de graphiques, de tableaux et d'éléments statistiques, l'auteur analyse les variations du goût selon les époques et selon les classes sociales.

Thomas Carlyle, *Sartor resartus. La philosophie du vêtement* [1833], Paris, Aubier Montaigne, 1992.

Sartor Resartus est l'autobiographie en trois livres, publiée par un éditeur imaginaire, du professeur allemand, personnage fictif, Diogenes Tenfeldsdrockh. Dans le livre 1 est présenté aux lecteurs le professeur et sa « philosophie du vêtement » décrit comme le résultat d'une expérience mystique. Le livre 2 raconte l'enfance de Tenfeldsdrockh, son éducation, ses premières amours, ses désillusions, ses errances, la perte et la redécouverte de la foi. Le livre 3 développe la philosophie : il n'y a qu'à travers « le vêtement » que l'on comprend la vie. L'Homme doit se défaire de son moi et se tourner vers les autres. Il doit se déposséder de tous ses désirs purement matériels et se recentrer vers le spirituel.

Yvonne Deslandres, *Le costume, image de l'homme*, Institut Français de la Mode/Regard, 2002.

Archiviste-paléographe française (1923-1986), déléguée générale de l'Union française des Arts du Costume, directrice, à partir de 1967, du centre de documentation du Costume et conservateur au musée des Arts Décoratifs, Yvonne Deslandres a pris en charge les collections de costumes et la bibliothèque, et organisé des expositions dans le monde entier. En tant qu'historienne, elle a mis en évidence les différences entre les représentations (peintures, gravures de mode, catalogues) et les vêtements réellement portés, en insistant sur les données matérielles de la fabrication des vêtements. On lui doit différents ouvrages : *Histoire des soins de beauté* (en collaboration avec Jacques Pinset), *Histoire de la mode au XX^e siècle* (en collaboration avec Florence Müller), *5000 ans d'élégance*, *Voir Paris*, un ouvrage sur Delacroix, *L'enfant et son image*, etc.

Ce livre de référence, écrit en 1976 par une des fondatrices de l'étude scientifique du vêtement en France, était indisponible depuis de nombreuses années. Il n'est pas une énième histoire du vêtement mais plutôt une analyse transversale de ce phénomène complexe qu'est le costume, de ses données matérielles à ses motivations psychologiques. Autour de la question de la vêtue, Yvonne Deslandres a bâti un système analytique global qui explore successivement les sources historiographiques, la question de la fabrication, l'évolution des formes du costume en liaison avec l'histoire des mœurs, sa fonction en tant que signe social ainsi que son rôle taxinomique entre âges, classes, fonctions, profession ou activité particulière ainsi que son statut en tant que reflet de l'expression personnelle de l'individu.

Yuniya Kawamura, *Fashion-ology*, Londres, Berg Publishers, 2004.

L'auteur, qui appartient au Fashion Institute of Technology, propose une introduction à la sociologie de la mode. Au contraire des recherches habituelles sur la mode, sa contribution établit une distinction entre le vêtement, production matérielle tangible, et la mode, produit culturel symbolique. Elle met à mal le mythe du « créateur génial » et démonte la structure institutionnelle qui a formé et produit la mode, structure ignorée de la plupart des théoriciens.

Inhérent au concept de mode et plus particulièrement de mode vestimentaire, le changement est systématiquement conduit de façon institutionnelle et contrôlé par des organisations, des groupes, des événements et des pratiques propres à la culture de mode. L'auteur démontre comment la structure du système de la mode travaille à légitimer la créativité des designers et à construire leur renommée. Tous les acteurs de ce système, acheteurs, journalistes, parmi bien d'autres, participent à la production de la mode. Ce système de la mode, né à Paris, a essaimé dans des autres villes de mode, comme Milan ou New York. Et la

culture de mode n'existerait guère sans cette structure systémique. *Fashion-ology* est un ouvrage qui traite à la fois du progrès social induit par la mode et révèle une nouvelle perspective de la mode comme système institutionnalisé.

Gilles Lipovestky, *L'Empire de l'éphémère*, Gallimard, 1991.

Comment comprendre l'apparition de la mode en Occident à la fin du Moyen Age ? Comment expliquer la versatilité des élégances qui ne se trouve dans aucune autre civilisation ? Quels sont les grands moments historiques, les structures qui ont déterminé l'organisation sociale des apparences ? C'est à ces questions que s'efforce de répondre ce livre, la logique de la distinction sociale paraissant loin d'être la clef passe-partout de l'inconstance frivole. Mais la mode, aujourd'hui, n'est plus un luxe esthétique et périphérique de la vie collective, elle est un procès général à l'œuvre dans le tout social qui commande la production et la consommation des objets, la publicité, la culture, les médias, les changements idéologiques et sociaux. Nous serions entrés dans une seconde phase de la vie séculaire des démocraties organisées de plus en plus par la séduction, l'éphémère, la différenciation marginale. Par-delà les inquiétudes que fait naître une société vouée à l'obsolescence des choses et du sens, la « mode achevée » apparaît, paradoxalement et non sans ambiguïté, comme un instrument inédit des lumières et de la dynamique modernisatrice.

Frédéric Monneyron (dir.) *Le Vêtement* (colloque de Cerisy), L'Harmattan, 2003.

Alors que le vêtement est ce qui différencie le plus évidemment l'homme de l'animal, distingue le plus immédiatement les hommes entre eux ou identifie le mieux une époque, il a été, d'une manière générale, peu étudié en tant que tel. Sans doute parce qu'écrire sur le vêtement implique le renversement de toute une attitude philosophique : s'employer à poser le vêtement non plus comme puissance d'erreur

mais comme moule, matrice, non plus comme élément second, accessoire, mais comme élément premier, fondateur, déterminant les comportements individuels comme les structures sociales ; bref, prendre le pari qu'*Au commencement était le vêtement*. Ce pari était risqué, mais c'est pourtant celui qu'a pris le colloque qui s'est tenu durant l'été 1998 à Cerisy-la-Salle et qui réunissait, dans la large perspective interdisciplinaire qui, devant les manques constatés, s'imposait, psychanalystes et psychiatres ; philosophes, esthéticiens et sociologues ; critiques littéraires et critiques d'art ; et professionnels du monde de la mode. L'ouvrage qui est issu de cette entreprise tente de répondre à un certain nombre de questions. Quelle est l'importance du vêtement dans la construction identitaire, individuelle ou collective ? Pourquoi est-il si largement absent du champ de l'interrogation psychanalytique ? Quelle peut être sa fonction dans la création littéraire et artistique ? Est-il possible de mettre en place une théorie du vêtement et de la mode ?

Philippe Perrot, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Editions Complexe, 1984.

C'est à travers un matériel complexe à manier, surtout à travers ce qu'a pu en dire la littérature et en montrer l'art pictural, que Philippe Perrot s'attache ici à retracer l'histoire du vêtement sous le règne triomphant de la bourgeoisie en général et de la bourgeoisie parisienne en particulier.

Daniel Roche, *La culture des apparences*, Seuil, 1991.

Plus qu'aujourd'hui, les manières de se vêtir sous l'Ancien Régime traduisent l'influence des codes sociaux, des impératifs moraux et religieux dans la vie quotidienne. L'ouvrage fait une histoire du vêtement, de son économie, de sa diffusion, sa signification sociale.

Georg Simmel, *Philosophie de la modernité*, Payot 1989.

Qu'il étudie la femme, l'art ou la ville dans la société de son temps, Georg Simmel interroge la modernité et ses valeurs esthétiques. Celle-ci se caractérise par l'individualisme et la dissolution des contenus stables, le changement, la mobilité. Le conflit en est une forme essentielle, présente à tous les niveaux de la réalité, inhérente à la vie même ; cette catégorie permet en particulier de déchiffrer la crise de la culture contemporaine.

Georg Simmel, « La mode » in *La tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Rivages, 1993.

La dialectique de l'individu et du groupe est à l'origine de la réflexion de Simmel sur la mode dans *la Tragédie de la Culture*. Cette dernière exprime le croisement de deux tensions entre, d'une part, l'individu et le groupe, que la mode résout par le fait d'appartenir à un groupe (le groupe de ceux qui croient aux chaussures pointues) tout en se distinguant au sein de ce groupe (les pointes de mes chaussures sont orange et font 27 cm). De là, Simmel tire que la mode réalise à la fois le désir de communion et de singularisation. D'autre part, la tension qui organise la structure de la mode correspond à une dialectique entre l'extension (nombre de gens participant à la mode : une bonne fraction de la société, si c'est une vraie mode) et la durée (laps de temps que dure la mode : normalement court). Simmel fait alors aussi, de la mode le phénomène symptomatique d'une certaine modernité au sein de laquelle la multiplication des stimulations nerveuses est le corollaire d'une fuite en avant dans le nouveau et dans l'histoire.

Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001.

Gabriel Tarde (1843-1904) criminologue, sociologue et philosophe a été professeur au Collège de France. Son influence est très grande aux États-Unis et chez des auteurs comme Gilles Deleuze. Gabriel Tarde nous

permet de comprendre la société moderne. Il nous parle du tissu social, de la presse, du public, de l'uniformisation universelle et de la mode. Il propose de suivre, pas à pas, les inventions grandes ou petites. Pourquoi et comment se diffusent-elles et gagnent-elles tout un pays puis le monde entier ? Un groupe social est une collection d'êtres qui sont en train de s'imiter entre eux. Par définition, un fait social est ce qui se propage, s'accroît et se répand. Tarde est ainsi un précurseur de l'historiographie la plus moderne. Cela donne une sociologie concrète particulièrement utile à une époque où la société se transforme de plus en plus vite et où l'on s'interroge sur les possibilités d'agir.

Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Paris Gallimard, 1979.

Dans son étude des classes supérieures (*Théorie de la classe de loisir* - 1899), de la très haute bourgeoisie aux États-Unis, Veblen note que celle-ci gaspille temps et biens. Lorsqu'elle favorise dans la vie le loisir, elle gaspille du temps, et lorsqu'elle consomme de manière ostentatoire, elle gaspille des biens. La consommation est statutaire, elle sert à celui qui en fait un usage ostentatoire à indiquer un statut social. En d'autres mots, quelqu'un qui achète une voiture de luxe peut indiquer à celui qui achète une voiture familiale, « par mon statut, je n'ai pas besoin que ma consommation reflète mes besoins ». Quand la haute bourgeoisie américaine de la fin du XIX^e siècle fait usage de nombreux laquais, elle indique qu'elle est au-dessus de tous les besoins, plus elle a de laquais plus elle affirme la nature non ancrée dans la nécessité de son statut.

Ce concept est fondateur en sciences sociales et on le retrouve sous une forme ou une autre dans la sociologie de Pierre Bourdieu, de Robert K. Merton et dans une autre mesure dans l'œuvre de Jean Baudrillard. Pour Bourdieu, la fréquentation de certains lieux et les goûts esthétiques et culinaires des classes supérieures sont statutaires. C'est ce que Merton appelle un effet latent de la consommation.

Paul Yonnet, *Jeux, modes et masses*, Paris, Gallimard, 1985.

Le tiercé, ou les voies imprévues de l'adhésion aux rituels de la démocratie ; le jogging, ou la réponse par le corps à la crise ; la vague rock, ou l'invention de l'internationale adolescente ; le compagnonnage animal, ou l'épreuve des limites de l'humain ; la société automobile, ou le basculement dans l'univers de la mobilité ; la généralisation de la mode, ou l'entrée dans une nouvelle logique du paraître : autant d'échantillons du grand changement qui, depuis 1945, n'a pas seulement révolutionné niveaux et modes de vie, mais créé littéralement une autre société. Ils sont analysés ici sous un double éclairage : dans leur signification universelle, en tant qu'expressions de la société démocratique de masse, et du point de vue des résistances spécifiques de la société française à la modernité. Contre les préjugés « critiques » inspirés par un élitisme archaïsant, en rupture avec une sociologie académique engoncée dans des catégories d'un autre âge, il s'agit là d'un effort pour penser la société dans son mouvement même.

Nécessairement sélective, cette rubrique met l'accent ici, à la différence des pages précédentes, davantage sur les domaines de l'économie et de la gestion que ceux des sciences sociales.

◀ *Estimation paramétrique des coûts des produits finis dans la filière textile-babillement* par Mauricio Camargo-Pardo sous la codirection de Jean-Marie Castelain, Anne-Marie Joly-Desodt et Besoa Rabenasolo. Thèse de doctorat en automatique et informatique des systèmes industriels et humains, Valenciennes, 2004.

Dans des filières à haut degré de diversité et de renouvellement des produits, il est très difficile d'établir des lois économiques permettant de prévoir avec précision le coût dès la phase de conception. Pourtant c'est à ce stade que sont définis 70 à 80 % des coûts d'un produit, mais on dispose d'une information très limitée et souvent relative aux caractéristiques esthétiques ou fonctionnelles du produit. Il s'avère donc essentiel pour les concepteurs d'avoir un outil d'estimation adapté et flexible afin d'optimiser les décisions en conception et de minimiser le risque de rejet du produit. A été retenue l'approche basée sur la méthode paramétrique des Formules d'estimation des coûts (FEC). D'abord, est définie une méthodologie générale pour le développement des FEC spécifiques, en intégrant les contraintes lors de la conception d'un produit, puis sont expliqués les concepts des principales techniques pour le développement des FEC, comme les techniques de régression et celles issues du « soft computing ». En particulier, ressort un modèle Hybride Neuro-flou Simplifié permettant, une meilleure interprétation des interrelations entre variables notamment dans des systèmes complexes. En outre, un outil permettant de développer une FEC avec ces différentes techniques simultanément et de comparer plusieurs FEC en termes de précision, robus-

tesse, pertinence et capacité d'adaptation, est proposé afin de soutenir le processus de conception. Il permet d'avoir un maximum de visibilité en simultané des diverses FEC candidates. Cette approche a été testée sur un exemple d'application, dans le domaine de l'impression textile pour développement d'une FEC spécifique.

◀ *Prendre en compte, gérer, maîtriser les déchets de la filière habillement* par Pierre Melquiot, sous la direction de Michel Vernet. Thèse de doctorat en sciences appliquées, INP de Grenoble, 1998.

En 1995, le Ceth propose une recherche sur la valorisation des déchets de l'habillement en France. A partir d'un constat général (écologie, rôle de l'état, environnement dans les entreprises, etc.) une problématique de recherche est définie : les industries de l'habillement peuvent maîtriser leurs déchets à la condition de mettre en place un système de gestion spécifique. Le développement de cette problématique pose une question préalable : comment conférer à des déchets mal connus (nature, quantités, possibilités de valorisation) une valeur d'échange ? En premier lieu, il est nécessaire de connaître qualitativement et quantitativement les déchets de la confection et donc de réaliser une étude des contraintes économiques, techniques et réglementaires. Un outil de diagnostic est donc développé et appliqué à 12 entreprises pour obtenir des données environnementales sur ce secteur. Ensuite, pour évoluer d'une situation initiale (déchets éliminés en décharge) à une valorisation plus prononcée, il est nécessaire de déterminer les opportunités de valorisation disponibles ou à venir. Il est donc proposé une analyse des filières de valorisation avec une détermination technico-économique de leurs conditions d'acceptation. Finalement, une méthode générale d'accompagnement dans la mise en place d'une gestion des déchets est proposée. Elle permet à une entreprise de déterminer, entre plusieurs potentialités d'amélioration, la plus adaptée à sa situation. Elle s'appuie sur l'application des outils vus plus haut et sur un algorithme d'aide à la décision.

Cette méthode est validée sur le terrain dans une entreprise de confection. En conclusion, les apports et limites d'utilisation de cette méthode sont discutés. Il est montré que l'espoir d'un modèle unique de solution n'est pas réaliste et que l'aide au choix que constitue notre méthode ne saurait dispenser à l'avenir d'une anticipation des risques et ruptures en matière d'environnement.

◀ *Territoire et compétitivité : le cas du textile-habillement dans l'agglomération casablancaise au Maroc* par Youssef Mofflih sous la direction de Claude Courlet. Thèse de doctorat en économie appliquée, Grenoble 2, 2005.

Cette thèse a pour objet d'analyser le rôle de la dynamique territoriale dans les processus de développement de la compétitivité dans le secteur du textile-habillement dans la région casablancaise au Maroc. Le questionnement relatif à la dynamique territoriale s'est développé au sens des sciences sociales, notamment à travers les travaux sur les districts industriels et sur les SPL. Ce relatif renouveau du territoire suscite évidemment des questions. Comment les acteurs économiques intègrent-ils la variable territoriale dans leurs stratégies compétitives ? Quels sont les effets de la proximité spatiale sur les processus économiques dans des systèmes productifs géographiquement concentrés ? La réflexion proposée ici tente de penser les effets de la proximité géographique sur la constitution d'un SPL en clarifiant autant que possible les articulations institutionnelles et informelles de ce système et son profil compétitif. Cette démarche conduit à questionner les limites des postulats théoriques de l'économie territoriale de l'innovation en ce qui concerne leur application à des régions qui sont caractérisées par problèmes structureaux de développement et à des secteurs industriels traditionnels.

◀ *L'approvisionnement et la commercialisation des produits textiles et d'habillement au Togo* par Attiogbe Léonard P.M. Folikoué sous la direction de Pierre Venetier. Thèse de doctorat en géographie, Bordeaux 3, 1996.

Comme dans tous les pays d'Afrique noire, on distingue au Togo plusieurs types de produits textiles et d'habillement notamment les tissus manufacturés tels le velours, le polyester, le tissu synthétique, les tissus d'ameublement, les tissus et vêtements traditionnels qui sont variés d'une région à une autre, le prêt-à-porter neuf d'occasion et le pagne. Ce dernier domine le marché des produits textiles et d'habillement. Le Togo est devenu la plaque tournante de la vente du wax hollandais en Afrique occidentale et centrale. Nombreux sont les clients, nigériens, maliens, nigériens, sénégalais, congolais, gabonais, qui viennent s'approvisionner à Lomé. Le succès du pagne a entraîné la construction de deux usines textiles au Togo. Ces usines produisent le fancy pagne de qualité inférieure au wax. L'approvisionnement de ces différents produits se fait par plusieurs acteurs. Les maisons européennes d'import-export importent les tissus de confection, les tissus d'ameublement, les vêtements, mais aussi le wax anglais et hollandais, covers et java. Les Chinois importent des pays d'Asie du Sud-Est les vêtements et le fancy. Les Syro-Libanais et les Indo-Pakistanaïens importent des tissus manufacturés soit de l'Asie du Sud-Est, soit du Nigéria. Quant aux tissus et vêtements traditionnels, les artisans approvisionnent directement le marché. Les Ibos importent au Togo la friperie. La commercialisation de ces produits est détenue en majorité par les femmes, à l'exception de la friperie et de la vente au détail de tissus manufacturés qui est le domaine réservé des hommes. Mais la renommée des revendeuses de pagne du Togo dépasse la frontière du pays.

◀ *Analyse de l'environnement et stratégies internationales : le cas des entreprises de l'habillement* par Monique Brun sous la direction de J. Fayette, Thèse de 3^e cycle en sciences de gestion, Lyon 3, 1983.

◀ *Les stratégies de pénétration des marchés étrangers dans la distribution de l'habillement de luxe* par Kunimoto Masumi sous la direction d'Emmanuel Combe. Mémoire de

DEA en économie internationale et économie du développement, Paris 1, 2001.

◀ *Contribution au développement d'un nouveau mode de gestion des entreprises chinoises de l'habillement* par Zhan Su sous la direction de Robert Paturel. Thèse de doctorat en sciences de gestion, Grenoble 2, 1990.

Depuis que la Chine a entamé la réforme de son système économique en 1978, les entreprises chinoises de l'habillement qui ont obtenu une grande autonomie pour leur fonctionnement, se trouvent confrontées à un environnement de plus en plus turbulent. Cette recherche met en lumière le fait que, sans une rénovation radicale en matière de gestion, les entreprises chinoises de l'habillement ne pourront pas se développer davantage sur le marché international, malgré l'avantage considérable que représente le faible coût de leur main-d'œuvre, et seront condamnées à la fermeture en dépit d'un potentiel de demande intérieure toujours très important. L'adoption d'un nouveau mode de gestion à la fois stratégique, systémique et mobilisateur apparaît ainsi indispensable pour les entreprises qui veulent survivre et se développer. Ce mode de gestion pourrait conduire les entreprises chinoises de l'habillement à la recherche d'une compétitivité durable, à la pratique d'une gestion globalisante tenant compte des facteurs de toutes les dimensions et des interactions entre tous les composants, et à la mobilisation des intelligences des hommes de tous les niveaux pour leur réussite.

◀ *Benchmarking : les performances de la chaîne logistique dans les secteurs du textile et de l'habillement* par Joseph Lok Wai Lo sous la co-direction d'Anne-Marie Jolly et de Besoa Rabenasolo. Thèse de doctorat en automatique, Valenciennes, 2005.

Une étude de benchmarking externe a été effectuée, et différentes analyses de l'existant et des meilleures pratiques possibles ont été suggérées pour la chaîne logistique des secteurs du textile et de l'habillement. D'importantes études sur le benchmarking

externe, des tableaux et des systèmes pour mesurer les performances ont été effectuées. Le SCOR-model a été choisi et adapté aux bases de données des secteurs considérés. A partir d'une collaboration avec deux associations en Colombie et à Hong Kong, ont été obtenues des données quantitatives sur la performance de 29 chaînes logistiques. Trois types de phénomènes ont été étudiés par des méthodes statistiques classiques : (a) la corrélation des performances (b) l'impact de l'influence des fluctuations de la commande sur les performances (c) les différences de résultats entre les divers confectionneurs. Les résultats principaux sont : (a) amélioration mutuelle entre les délais et la fiabilité des livraisons pour les fournisseurs textile ; compromis entre les délais courts et les nombreuses catégories de produits offerts pour les confectionneurs. (b) influence des fluctuations des commandes plus importantes pour les fournisseurs textile que pour les confectionneurs ; pour les fournisseurs du textile, les variations des commandes en volume génèrent des lots de plus grande taille, et la fluctuation de la fréquence des commandes impliquent des délais plus longs (c) les délais de livraison et leurs variations, ainsi que les fluctuations des prix sont plus importants pour les confectionneurs de la Chine du Sud que pour la Colombie ; les délais de livraison sont plus longs pour les usines de grandes tailles que les petites.

◀ *La filière textile-habillement. Distribution, interactions, dysfonctionnements, propositions d'action pour améliorer les relations entre les partenaires* par Frédérique Savel sous la direction de Jean Parent. Thèse de 3^e cycle en sciences économiques, Paris 1, 1985.

◀ *La politique de la Communauté économique européenne dans le secteur du textile et de l'habillement* par Elisabeth Tatayas Dauphin sous la direction de Jean Raux. Thèse de 3^e cycle en droit public, Rennes 1, 1985.

◀ *Technologies de l'information et filière : dimensions clés et idéaux-type à partir du cas de l'habillement* par Céline Abécassis sous la direction de Pierre Jean Benghozi. Thèse de doctorat en gestion, Ecole Polytechnique, 1999.

Les technologies de l'information (TI) sont censées modifier de manière profonde le mode d'organisation des entreprises qui les utilisent. Or, nous avons pu observer les effets différenciés selon le type de TI étudié et le mode d'organisation des relations entre entreprises. L'objet de la thèse est de construire un modèle des relations entre technologies de l'information et organisation des relations interentreprises dans une filière. Ce modèle a comme caractéristique d'être construit à partir d'observations concrètes faites sur la filière habillement. Afin de rendre ce modèle généralisable, nous avons décomposé les variables étudiées en dimensions élémentaires. Le cas de l'habillement a été choisi par la spécificité qu'il présente du fait que c'est une activité où la circulation de l'information est très liée à celle des produits physiques et donc à la gestion de production. Afin de connaître le domaine de validité des technologies de l'information dans la filière habillement, nous avons construit une typologie des modes d'organisation des relations interentreprises dans l'industrie de l'habillement. Ces trois idéaux-type (Sentier, délocalisation et quick response) représentent les directions principales que les entreprises sont successivement amenées à suivre, selon le degré de créativité, d'urgence ou de standardisation des produits. Or, seul un de ces trois modèles a construit sa compétitivité sur l'utilisation des TI. Les autres utilisent à des degrés différents l'une ou l'autre catégorie des TI étudiées. La thèse a donc permis de dégager un certain nombre de résultats sur les relations entre les dimensions des variables technologies de l'information et organisation de filière.

◀ *Les déterminants de l'intégration et de la quasi-intégration verticales : Une application à la filière habillement-distribution française* par Karine Billiotet sous la direction de Jean-Louis Mucchielli, Thèse de Doctorat en Gestion, Paris 1, 1999.

Dans le contexte d'une remise en cause générale des comportements traditionnels d'intégration verticale des entreprises, au profit de formes d'organisation plus flexibles, et du développement des relations interentreprises, l'objectif est ici double. D'une façon générale, il s'agit de mettre en évidence les mutations survenues ces vingt dernières années au sein de la filière habillement et notamment le passage au circuit court. Depuis le milieu des années 80, les firmes ont modifié leurs comportements d'intégration/ externalisation. Tandis que les fabricants se désengagent de la production et recourent largement à la sous-traitance, les distributeurs et certains façonniers ont au contraire intégré de nouvelles fonctions. Ces mutations ont entraîné une modification des rôles des acteurs de la filière et des relations qu'ils entretiennent entre eux, tandis que les frontières des entreprises deviennent de plus en plus floues. D'une part, et de manière plus précise, il est question d'expliquer ces comportements au sein de la filière de l'habillement à la lumière des différentes approches théoriques expliquant le recours à l'intégration et à la quasi-intégration verticales. Dans cette optique, le mouvement d'intégration dans la distribution des producteurs d'habillement constitue un élément central. Ce travail a consisté à tester principalement les théories des coûts de transaction et de l'agence à travers deux études économétriques. La première étude a porté sur le choix entre intégration de la distribution et recours à des distributeurs extérieurs ; la seconde s'est concentrée sur le choix entre franchise et succursale des producteurs d'habillement intégrés en aval. Les résultats révèlent que, parmi d'autres variables, les coûts de transaction, et plus précisément la spécificité des actifs, jouent un rôle significatif dans la décision d'intégration aval des fabricants d'habillement, tandis que l'existence de coûts d'agence les conduit à recourir à la franchise plutôt qu'aux boutiques en propre.

◀ *La dépendance externe et l'industrialisation du secteur de l'habillement marocain : implantations étrangères et sous-traitance internationale* par Abdel-Wafiel Aidouni sous la direction de Julien Savary. Thèse de doctorat en sciences économiques, Toulouse 1, 1993

L'investissement direct international et la sous-traitance internationale dans l'industrie manufacturière marocaine en général et le secteur de l'habillement en particulier, ont noué de nouveaux liens de dépendance tout en perpétuant les formes traditionnelles de la dépendance économique. L'objet principal de cette thèse s'inscrit directement dans cette problématique. Il consiste à répondre à la question suivante : comment le commerce extérieur, l'investissement direct international et la sous-traitance internationale entraînent-ils un développement dépendant du secteur de l'habillement marocain ?

◀ *Modélisation, évaluation des performances et optimisation des flux logistiques d'un réseau d'entreprises partenaires dans la filière textile-habillement-distribution* par Sami Sbouï sous la co-direction d'Anne-Marie Jolly-Desodt et de Besoa Rabenasolo. Thèse de doctorat en automatique et informatique industrielle, Lille 1, 2003.

Face à l'évolution du contexte technico-économique, à l'interdépendance croissante entre les entreprises et à la mondialisation des échanges, les entreprises éprouvent de plus en plus de difficultés à rester compétitives et à être en phase avec le marché. Ces évolutions ont fait surgir l'importance de la logistique et des approvisionnements pour la survie de toute entreprise évoluant dans un environnement incertain. Suite à ce constat, les travaux présentés dans cette thèse portent sur un problème industriel lié à l'optimisation stratégique des flux physiques dans une chaîne logistique d'approvisionnement et de service, étendue et partagée. Ce travail a permis d'être à l'écoute des préoccupations réelles des entreprises de la filière Textile/Habillement/Distribution (T/H/D). Plus particulièrement, l'objectif de la thèse est de définir un ensemble de méthodologies et un outil d'aide à la déci-

sion pour le pilotage des approvisionnements. La première partie de la thèse porte sur le partenariat, l'évaluation de performance et les politiques collaboratives inter-entreprise. Elle présente une démarche préalable qui permet de remettre à plat et de transformer le processus (politique de gestion, structure de coûts, etc.) pour mieux l'optimiser par la suite. La seconde partie de la thèse porte sur l'optimisation dynamique des approvisionnements textiles. La filière T/H/D est une réalité complexe qu'il est nécessaire de modéliser pour d'une part la rendre intelligible et, d'autre part pouvoir l'optimiser. Après une étude bibliographique sur les critères et les méthodes de planification dynamique des approvisionnements à partir d'une prévision des demandes, est présenté un outil de simulation et d'optimisation dynamique. Cet outil permet à une entreprise de la filière T/H/D, à partir d'une prévision unique et dynamique des demandes, de mieux planifier ses approvisionnements en maximisant les profits.

◀ *Stratégies compétitives, gestion des compétences et organisations en réseaux : étude du cas de l'industrie new-yorkaise de l'habillement* par Florence Palpacuer sous la direction de Michel Marchesnay, Thèse de doctorat en Sciences de gestion, Montpellier 1, 1996.

Les entreprises new-yorkaises de l'habillement répondent aux objectifs de qualité, de flexibilité et de coût en adoptant une forme d'organisation fondée sur le développement des compétences centrales, l'externalisation des compétences standardisées, et la quasi-intériorisation des compétences complémentaires au sein de réseaux. Ces stratégies favorisent l'émergence de groupes stratégiques dominants qui contrôlent de vastes réseaux productifs, caractérisés par une segmentation complexe et un équilibre dynamique entre compétition et coopération. Ces résultats attestent de l'importance d'étudier les stratégies d'entreprises dans le cadre de leur environnement concurrentiel, social et institutionnel. Les complémentarités entre positions dominantes et périphériques au sein des réseaux soulignent également les

difficultés d'une démarche globale d'amélioration de la performance et de régulation de la concurrence.

◀ *Les stratégies d'entreprise face aux politiques publiques : le lobbying des producteurs occidentaux et la politique commerciale internationale dans le textile-habillement* par Dominique Jacomet sous la direction de Dominique Roux. Thèse de doctorat en gestion, Paris 9, 2000

Les stratégies de lobbying des entreprises face aux politiques publiques constituent un objet de recherche récent dans le domaine de la gestion. Deux grands types de stratégies peuvent être choisis par l'entreprise : la pression, d'une part, qui correspond à une approche traditionnelle des relations entre les pouvoirs publics et la firme ; l'interaction, d'autre part, qui correspond mieux à la réalité d'aujourd'hui, en raison de l'interdépendance des acteurs du lobbying. L'intensité stratégique est plus forte dans l'interaction que dans la pression. La gestion stratégique du lobbying par l'entreprise implique que celui-ci soit intégré à la politique générale, car il apparaît comme un complément des stratégies de marché. L'anticipation, l'organisation des ressources et l'utilisation des techniques de lobbying sont des aspects essentiels de cette gestion. La politique publique sélectionnée, pour appliquer les deux approches stratégiques que constituent la pression et l'interaction, est la politique commerciale internationale, illustrée par l'exemple des politiques commerciales dans le textile et l'habillement, aux États-Unis et en Europe. La négociation des accords multifibres illustre la stratégie de pression mise en œuvre par les producteurs américains du textile et de l'habillement. Avec la négociation textile du cycle de l'Uruguay, la stratégie de la pression a laissé place à la stratégie de l'interaction, illustrée par le lobbying des producteurs européens.

◀ *Contribution d'une lecture institutionnelle des réseaux à l'analyse des transformations de la logistique : une application à la filière*

du textile-habillement dans le Nord-Pas-de-Calais par Katy Cabaret sous la direction de Frank Moulaert. Thèse de doctorat en sciences économiques, Lille 1, 2001.

L'objet de la thèse est d'analyser les mutations de la logistique en intégrant dans un même cadre, les interactions entre la logistique, l'organisation de la production et ses rapports spatiaux. Des contributions provenant de différentes disciplines ou courants de pensée (économie et géographie industrielle, économie des transports, école de la régulation, sociologie de l'organisation, gestion) révèlent la pertinence du réseau pour caractériser les mutations du point de vue organisationnel (en tant que mode de relations inter-entreprises et avec d'autres types d'agents socio-économiques et socio-politiques) et spatial (articulation et complémentarité entre le local et le global). Pour analyser les logiques qui sous-tendent les évolutions de la logistique, il convient de donner un contenu analytique au réseau en s'interrogeant sur la nature des nœuds (les agents), des relations (formelles et informelles) et des institutions du réseau.

◀ *La mise en œuvre d'une logistique différenciée dans le cadre des relations producteurs-distributeurs : une analyse relationnelle et stratégique appliquée au secteur de l'habillement en France* par Marie-Pascal Senkel sous la direction de Gilles Pache. Thèse de doctorat en gestion, Aix-Marseille 2, 2000.

Le développement par les entreprises manufacturières d'une logistique différenciée, c'est-à-dire adaptée à un segment de clientèle, voire spécifique à un distributeur a conduit à comprendre d'une part les modalités d'élaboration d'une telle pratique et d'autre part son impact sur les relations avec les distributeurs en se fondant sur les catégories du modèle d'économie politique des canaux de distribution. Ce travail est guidé par une volonté de compréhension d'un phénomène relativement nouveau dans le domaine logistique. En conséquence, a été retenue une analyse qualitative à partir d'entretiens avec des responsables logistiques d'entreprises du secteur de l'habillement en France.

◄ *L'industrie du prêt-à-porter en France* par Solange Montagné-Villette. Thèse de doctorat en sciences humaines, Paris 1, 1987.

◄ *Le prêt-à-porter à Paris : de l'artisanat à l'industrie* par Solange Montagné-Villette sous la direction de Bernard Dezert. Thèse de 3^e cycle en géographie, Paris 10, 1981.

◄ *Coordination inter-organisationnelle : une étude empirique dans le secteur prêt-à-porter-textile* par Véronique Guilloux sous la direction de Michel Kalika. Thèse de doctorat en sciences de gestion, Poitiers, 1991.

Les chercheurs spécialistes de la distribution soulignent le développement de « système de planification vertical en marketing » et le rôle de plus en plus stratégique du distributeur. Dans ce cadre, notre intérêt s'est porté sur l'étude de la dyade distributeur-détaillant suivant le mode organisationnel (canaux traditionnels aux canaux intégrés). Cette recherche a pour objet de comprendre comment et pourquoi la coordination inter-organisationnelle apparaît dans certains contextes et de spécifier les variables de pouvoir, d'attitude et de comportement qui ont un impact sur les relations distributeur-détaillant. L'étude repose sur l'analyse de données empiriques collectées par interview, au sein de soixante-quinze entreprises du secteur textile-prêt-à-porter. Les traitements statistiques apportent de nombreux résultats sur la description des circuits de distribution et leur efficacité transactionnelle. Globalement, les hypothèses fondées sur la théorie des coûts de transaction sont vérifiées. L'idée d'un continuum des formes de relations inter-entreprises entre le « marché » et la « hiérarchie » trouve une bonne validation empirique. Ces deux formes ne sont pas les deux éléments d'une alternative, il faut plutôt les considérer comme les pôles extrêmes d'un même axe, sur lequel les distributeurs, les détaillants s'allient et se positionnent en fonction du degré de formalisation, de centralisation et de contrôle dans l'échange.

Anthropologie

BAILLEUX Nathalie, REMAURY Bruno, *Modes et vêtement*, Paris, Gallimard, 1995.

DOUGLAS Mary, ISHERWOOD B., *The World of Goods. Toward an Anthropology of Consumption*, Londres, Routledge, 1978.

KROEBER Alfred, "On the principle of order in civilization as exemplified by change of fashion", *American Anthropologist*, vol. XXI, 1919.

KROEBER Alfred, RICHARDSON Jane, "Three centuries of women's dress fashion : a quantitative analysis", *Anthropological Records*, University of California Press n° 2, vol. 5, 1040.

POLHEMUS Ted, PROCTOR Lynn, *Fashion and Anti-Fashion : An Anthropology of Clothing and Adornment*, Londres, Thames & Hudson, 1978.

REMAURY Bruno, *Le beau sexe faible*, Paris, Grasset, 2000.

Ethnologie

DELAPORTE Yves "Le vêtement dans les sociétés traditionnelles » dans *Histoire des mœurs*, Paris, Gallimard, 1990.

DELAPORTE Yves, FONTANES Monique (de) *Vêtements et sociétés*, Paris, Musée de l'Homme, 1979.

PERETZ Henri, « Le vendeur, la vendeuse et leur cliente. Ethnographie du prêt-à-porter de luxe », *Revue Française de Sociologie* n° 1, 1992.

– « Soldes "haut de gamme" à Paris », *Ethnologie Française*, n° 2005/1.

BREWARD Christopher, *Fashion*, Oxford University Press, 2003.

– *The Culture of Fashion : a New History of Fashionable Dress*, Manchester University Press, 1995.

CHENOUNE Farid, *Des modes et des hommes. Deux siècles d'élégance masculine*, Paris Flammarion, 1993.

DESLANDRES Yvonne, *Le costume, image de l'homme* [1976], Paris, IFM-Regard, 2002.

DESLANDRES Yvonne, MÜLLER Florence, *Histoire de la mode au XX^e siècle*, Paris, Somogy, 1986.

GRUMBACH Didier, *Histoires de la mode*, Paris, Seuil, 1992.

LAVÉRE James, *Histoire de la mode et du costume* [1969], Paris, Thames & Hudson, 1990.

LELOIR Maurice, *Dictionnaire du costume et de ses accessoires*, Paris, Grund, 1992.

MCDOWELL Colin, *Histoire de la mode masculine*, Paris, La Martinière, 1992.

PERROT Philippe, *Les Dessus et les Dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1984.

PIPONNIER Françoise, MANNE Perrine, *Se vêtir au Moyen Âge*, Paris, Adam Biro, 1995.

ROCHE Daniel, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989.

STEELE Valérie, *Paris Fashion. A Cultural History*, New York, Oxford University Press, 1988.

– *Se vêtir au XX^e siècle. De 1945 à nos jours*, Paris, Adam Biro, 1998.

VEILLON Dominique, *La mode sous l'occupation*, Paris, Payot 2^e édition, 2003.

Littérature

BALZAC, Honoré (de), *Traité de la vie élégante* [1830], *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, Collection de la Pléiade, 1966.

BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Collection de la Pléiade, 1975.

BOUCHER François, REMAURY Bruno, *Le vêtement chez Balzac. Extraits de la Comédie humaine*, Paris, IFM-Regard, 2001.

CARTER Michael, *Fashion Classics. From Carlyle to Barthes*, New York, Berg 2003.

FORTASSIER Rose, *Les écrivains français et la mode. De Balzac à nos jours*, Paris, PUF, 1988.

GAUTIER Théophile, *De la mode*, Paris, Poulet-Malassis, 1858.

JOHNSON Kim P., TORNTORE Susan J., EICHER Joanne B (eds.), *Fashion Foundations. Early Writings on Fashion and Dress*, New York, Berg, 2003.

La mode : Courants et contre-courants, *Revue des deux mondes*, 2001.

LEOPARDI Giacomo, *Petites œuvres morales* [1824], Paris, Allia, 1992.

LANG Abigail, *Mode et contre-mode. Une anthologie de Montaigne à Perce*, Paris, IFM-Regard, 2001.

LEHMANN Ulrich, *Tigersprung. Fashion in modernity*, M.I.T. Press, 2000.

MALLARMÉ Stéphane, *La dernière mode* (revue bimensuelle) [1874], Paris, Ramsay, 1978.

MONNEYRON Frédéric, *Vêtement et littérature*, Presses Universitaires de Perpignan, 2001.

PEREC Georges, « Douze regards obliques », *Revue Traverses* n° 3, 1976.

ZOLA Emile, *Au bonheur des dames* [1883], Paris, Gallimard, 1980.

Philosophie

BENJAMIN Walter, *Paris capitale du XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 2002.

CARLYLE Thomas, *Sartor resartus. La philosophie du vêtement*, Paris, Aubier Montaigne, 1973.

KRAATZ Anne, *Mode et philosophie ou le néo-platonisme en silhouette 1470-1500*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

MONTAIGNE Michel (de), *Essais*, Paris, A. Langelier, 1595.

SIMMEL Georg, *La tragédie de la culture*, Paris, Editions Rivages, 1988.

Psychologie/psychanalyse

CLERAMBAULT Gaétan Gatian (de), *Passion érotique du toucher des étoffes chez la femme*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1991.

DAVIS Fred, *Fashion, Culture and Identity*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.

DESCAMPS Marc-Alain, *Le nu et le vêtement*, Paris, PUF, 1972.

– *Psychosociologie de la mode*, Paris, PUF, 1984.

FLÜGEL J.-C., *Le rêveur nu. De la parure vestimentaire*, Paris, Aubier Montaigne, 1982.

FREUD Sigmund, « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972.

LEMOINE-LUCCIONI E., *La robe. Essai psychanalytique sur le vêtement*, Paris, Seuil, 1983.

MAERTENS Jean-Thierry, *Ritologiques*, Paris, Aubier Montaigne, 1992.

SOLOMON Michael R., (dir.) *The Psychology of Fashion*, Lexington, MA: D.C. Heath Lexington Books, 1985.

TISSERON Serge, *L'érotisme du toucher des étoffes*, Paris, Librairie Séguier Archimbaud, 1987.

Sémiologie

BARTHES Roland, *Système de la mode*, Paris, Seuil, 1967.

– *Le bleu est à la mode cette année*, IFM-Regard, 2001.

FLOCH Jean-Marie, *L'indémontable total look de Chanel*, Paris, IFM-Regard, 2004.

REMAURY Bruno, *Marques et récits. La marque face à l'imaginaire culturel contemporain*, Paris, IFM-Regard, 2004.

Sociologie

BAUDRILLARD Jean, *De la séduction*, Paris, Denoel, 1979.

– *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

– *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1977.

BOURDIEU Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

– « Haute couture et haute culture », *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980.

BOURDIEU Pierre, DELSAUT Yvette, « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 1, janvier 1975.

KÖNIG René, *Sociologie de la mode* [1968], Paris, Payot, 1969.

KAWAMURA Yuniya, *Fashion-ology. An Introduction to Fashion Studies*, Oxford, Berg, 2005.

La société de la fashion, n° hors série de *Beaux-Arts Magazine*, Paris, 2003.

MONNEYRON Frédéric, *La sociologie de la mode*, Paris, PUF, 2006.

– *La mode et ses enjeux*, Klingsieck, 2005.

– *La frivolité essentielle. Du vêtement et de la mode*, Paris, PUF, 2001.

MONNEYRON Frédéric, FRANCHI Franca, *L'entre-deux de la mode*, Paris, L'Harmattan, 2004.

POLHEMUS Ted, *Street Style. From Sidewalk to Catwalk*, Londres, Thames & Hudson, 1994.

ROACH M-E, BUBOLZ, EICHER J, *Dress, Adornment and the Social Order*, John Wiley & Sons, 1965.

TARDE Gabriel (de), *Les lois de l'imitation, étude sociologique* [1890], Paris, Kimé, 1993.

WAQUET Dominique, LAPORTE Marion, *La Mode*, Paris, PUF, 1999.

YONNET Paul, *Jeux, modes et masses. La société française et le moderne*, Paris, Gallimard, 1985.

Fashion Theory : The Journal of Dress, Body and Culture, editor Valerie STEELE, New York, Berg Publisher.

Organisation et gestion du secteur et de l'entreprise

BUCCI Ampelio, *Quand les idées mènent l'entreprise. Les leçons du modèle italien de la mode et design*, Paris, Dunod, 1998.

DIAMOND Jay, DIAMOND Ellen, *The World of Fashion*, 3rd edition, New York, Fairchild, 2002.

DONNELLAN J., *Merchandising, Buying and Management*, New York, Fairchild, 1996.

GRANGER Michele, STERLING Tina, *Fashion Entrepreneurship. Retail Business Planning*, Fairchild, 2003.

GUIDE Gwenola, HERVE Dominique, SACKRIDER Françoise, *Lèche-vitrines. Le merchandising visuel dans la mode*, Paris IFM-Regard, 2003.

KEISER Sandra J., GARNER Myrna B., *Beyond Design. The Synergy of Apparel Product Development*, New York, Fairchild, 2003.

KUNZ Grace I., GARNER Myrna B.H., *Going Global. The Textile and Apparel Industry*, New York, Fairchild, 2006.

REMAURY Bruno (dir.), *Repères Mode 2003. Visages d'un secteur*, Paris, IFM-Regard, 2003.

SAVIOLO S., TESTA S., *Strategic Management in the Fashion Companies*, Etas, 2002.

STONE Elaine, *The Dynamics of Fashion*, 2nd edition, New York, Fairchild, 2004.

WHITE Nichola, GRIFFITHS Ian, *The Fashion Business. Theory, Practice, Image*, New York, Berg, 2004.

Marketing

AGING Teri, *The End of Fashion. The Mass Marketing of the Clothing Business*, New York, Morrow, 1999.

BRIJATOFF Alix, *L'espace du désir. Traité de contre-marketing*, Paris, Les Presses du Management, 2000.

HINES T., BRUCE M., *Fashion Marketing. Contemporary issues*, Butterworth Heinemann, 2001.

HOLT Douglas, *How Brands Become Icons*, Harvard Business School Press, 2004.

SICARD Marie-Claude, *Les ressorts cachés du désir. Trois issues à la crise des marques*, Paris, Village Mondial, 2005.

TUNGATE Mark, *Fashion Brands. Branding Style from Armani to Zara*, New York, Kogan Page, 2005.

Journal of Fashion Marketing and Management, edited by Richard Jones, Emerald Group, Bradford.

Sans doute que la meilleure illustration de l'intérêt naissant, au cours du XIX^e siècle, de la recherche pour la mode et le vêtement nécessite ici de revenir à des textes fondateurs dont le rattachement à des disciplines et des savoirs déjà constitués est évidemment exclu. C'est à ce moment que des penseurs commencent à envisager la mode comme un objet autonome, en le dissociant de la littérature, de la chronique et de la célébration. Les analyses font ressortir des mécanismes sociaux et économiques déterminants. C'est la raison pour laquelle nous proposons ce texte de Friedrich Theodor Vischer, particulièrement emblématique, écrit en 1859, encore inédit, et traduit de l'allemand par Jean-François Poirier.

Théologien protestant, philosophe, Friedrich T. Vischer fut rapidement conscient qu'il était un piètre théologien et un philosophe de peu d'originalité mais que sa voie était la critique d'art, la critique littéraire et l'étude de la culture. Quel est l'objet qui est le plus affecté par le temps, par l'esprit du temps, si ce n'est la mode ? On comprend mieux dès lors que Vischer soit par deux fois revenu sur ce sujet, une fois dans son essai « Pensées raisonnables sur la mode », paru en 1859 dans ses *Kritische Gänge*, recueil de ses essais critiques, et une autre fois avec *Mode et cynisme* paru en 1879. Ses essais esthétiques ont été publiés en 2002 aux éditions Kimé, sous le titre *Le sublime et le comique. Projet d'une esthétique*. On se souvient par ailleurs que Walter Benjamin se réfère

fréquemment aux textes de Vischer sur la mode dans *Paris capitale du XIX^e siècle*, reconnaissant en lui le premier penseur à avoir fait de la mode un objet de réflexion philosophique.

Ce texte aborde le sujet de la mode sous une forme originale, originale pour l'époque, celle du journalisme philosophique. Le public des journaux ne saurait être traité comme un auditoire d'étudiants, il n'en a ni la patience ni l'obligation d'assiduité. On est obligé pour s'acquérir ses faveurs de recourir à une vivacité de ton, à une variété de propos, voire à certaines facilités oratoires destinées à le maintenir toujours en éveil. On reconnaîtra dans les textes de Vischer sur la mode les procédés stimulants du journalisme tout comme aussi ses inventions parfois trop systématiques pour ne pas être laborieuses. C'est en quelque sorte à petite dose que la pensée s'insinue dans cette réflexion par ailleurs élaborée à partir d'une documentation sérieuse. C'est aussi en ne dédaignant pas de couler cette pensée dans les préoccupations morales voire moralisantes de ses lecteurs que Vischer fit pénétrer la réflexion dans la galerie des frivolités.

Pensées raisonnables sur la mode actuelle

Friedrich Theodor Vischer

Nous empruntons ce titre au défunt philosophe Christian Wolf. Il écrivait : « Pensées raisonnables sur les forces de l'entendement humain ; pensées raisonnables sur Dieu, le monde et l'âme des hommes et sur toutes choses en général » ; et de toutes ces « choses en général », il s'en réservait encore telle ou telle sur quoi écrire des pensées raisonnables. Au nombre de toutes ces choses en général compte assurément, parmi d'autres, la mode ; nous entendons ici la mode vestimentaire. En fait, nous nourissons l'espoir de procéder, tout à fait dans l'esprit du philosophe, en cherchant à méditer raisonnablement sur cet objet. Il méditait par exemple sur les fenêtres d'une maison et pouvait conclure irréfutablement, avec prémisse majeure et mineure et conclusion à l'appui, qu'elles doivent ménager de la

place pour deux personnes ; il savait parfaitement qu'il n'est rien sur terre dont notre raison ne veuille et ne doive rendre compte. Ainsi sollicitons-nous de son esprit la lumière qui nous permettra de montrer avec une clarté solaire pourquoi la mode est comme elle est et non autrement. Mais à bien connaître nos vieux sages, il nous faut plutôt supposer qu'il aurait sans doute, si l'idée lui avait traversé l'esprit, seulement prouvé que la chose était fort fâcheuse et pourquoi il devait en être autrement. En cela, nous nous efforcerons de ne pas être aussi raisonnable, ou, si on veut bien nous passer cette orgueilleuse parole, d'être encore plus raisonnable que lui.

Une orgueilleuse parole ; car la tentation n'est pas mince de mesurer les choses à leur vrai concept qui donne les critères, de les vitupérer et à grand renfort de prêches de les contraindre à s'améliorer et ce n'est pas sans peine que l'esprit parvient à ce calme supérieur qui est celui de la philosophie de l'histoire surplombant du regard le raisonnable et le déraisonnable. Pour commencer nous allons devoir faire mine d'adopter cette attitude au premier degré ; nous allons y regarder de plus près et en bon zélateur, nous allons adopter les grands moyens comme si le souffle de notre parole pouvait transformer le monde. Mais notre espérance va croissant de nous élever jusqu'aux sommets de la vraie sagesse qui appréhende même l'irrationnel comme l'effet naturel d'une série de causes et renonce entièrement à intervenir avec les faibles moyens de l'individu dans un ensemble qui exerce sa domination. Cet ensemble n'est qu'en apparence le produit de l'arbitraire, en vérité c'est l'émanation de certaines lois qui régissent le tout formé par les dispositions intérieures de l'homme et les formes que celles-ci prennent pour se manifester avec l'impétuosité d'un instinct impérieux mu par l'obscur pression de la symbolisation. Nous te prions donc, lecteur ou lectrice assoiffé, de faire preuve d'indulgence si nous retombons ici ou là dans nos errements, cédions à l'emportement et donnions à notre visage les traits stoïques d'un Caton ; disons le une fois de plus, le point de vue qui énonce : il ne devait pas en être ainsi ! est si tentant pour la faiblesse humaine, et il est

si naturel de se courroucer quand on trouve les choses tournées tout autrement qu'on ne s'y attendrait chez des êtres raisonnables.

Tu as dès longtemps deviné, cher lecteur et chère lectrice, que nous avons en vue *la crinoline*. C'est par elle que nous avons commencé et nous allons y revenir. Mettons nous immédiatement à l'ouvrage et, comme nous en sommes convenus, commençons par adopter un point de vue primaire en jugeant la pécheresse à l'aulne du sévère canon de la raison. Il va nous falloir dire des choses que tout homme fruste d'entendement et de goût sait très bien sans nous. Il nous faut une fois encore résumer tout de qui a été et doit être dit contre l'accusée. Nous sommes dans la nécessité de faire prendre conscience de la déraison en tant que telle avant d'examiner pourquoi elle persiste, persiste et persistera malgré tous les sarcasmes, les innombrables plaisanteries et les insolentes caricatures, jusqu'à ce que – mais n'anticipons pas.

Le critère de la beauté pour les formes de l'habillement n'est naturellement rien d'autre que le corps humain lui-même. Mais non sans qu'il faille concéder une importante marge aux écarts arbitraires. Il doit exister d'autres principes stylistiques que le principe antique pour lequel le vêtement était pur écho des lignes organiques. L'imagination troublée, évoluant par ruptures, des temps modernes, la tendance au pittoresque des conceptions doivent aussi faire valoir leurs droits. Plus d'une ligne audacieusement évasée s'accommode de la couleur et de mille ornements. Pourtant une loi subsiste : ce que la nature a instauré ne saurait être par trop outrepassé, maltraité, déformé et nous affirmons que la crinoline ne fait pas partie de ces écarts qui se tiennent dans la marge licite.

Tant que le monde durera, homme et femme chercheront à mettre en valeur les beautés spécifiques de leur sexe dans l'habillement. La sveltesse vient en premier lieu chez la femme et ce n'est qu'après qu'on regarde la beauté de l'individu. La sveltesse se tient en premier lieu dans le rapport entre les hanches et l'emplacement situé entre les côtes et l'os de la hanche, ce qu'on appelle la taille. La figure svelte se

resserre étroitement à cet endroit pour se redéployer ensuite dans toute son ampleur. C'est affaire de proportion : une femme peut bien être d'une largeur puissante au-dessus des hanches et cet emplacement peut paraître étroit du fait d'un déploiement encore plus puissant des hanches. Mais ce n'est que naturel et licite de seconder la nature, d'accentuer ce resserrement au-dessus des hanches et aussi d'amplifier le volume vestimentaire qui entoure le corps à partir de là, de renforcer et d'accentuer ce rapport, à condition de ne pas aller jusqu'à l'oubli de ce qu'est la notion de proportion. Au-delà c'est réclamer un degré de minceur au-dessus des hanches tel qu'il ne convient qu'à une figure maigre, si on descend encore d'un degré on s'engage dans une démesure dont nous aurons encore à parler. Il a fallu du temps pour que l'humanité progresse jusqu'à la connaissance de cette pièce majeure et directrice du vêtement féminin. Dans peu de régions les tenues traditionnelles savent jusqu'à présent quelque chose de la taille. Elles ne laissent pas coïncider la ceinture ou l'extrémité du vêtement supérieur avec cet endroit où le corps se rétrécit pour former son centre étroit mais se plaisent à faire passer la ceinture au-dessus de la poitrine et des côtes sans faire porter l'effort sur la largeur et le modelé mais en créant un contour qui rivalise quant à la rectitude de la chute avec la ligne droite.

Les Grecques, elles aussi, portaient la ceinture très haut, juste sous la poitrine, mais le vêtement presque sans couture tombait de là mollement sur les hanches pour les dessiner et les faire ressortir d'autant plus joliment par des plis naturels et mobiles. Voilà pourquoi c'était folie quand la mode française de la Révolution et du Premier Empire ont voulu imiter avec des vêtements cousus et de coupe moderne les proportions grecques. Mais c'était passé d'un extrême à l'autre, entre la robe à paniers et l'horrible compression de la taille, il y avait excès d'opposition. Nous reviendrons en temps nécessaire sur la robe à paniers et sur la réaction qu'elle a suscitée. Relevons seulement dès maintenant que, au temps de son règne, tout ou presque a été exposé à sa charge de ce qui s'écrit, se dit, se dessine, se grave comme

on peut le conclure de la lecture d'un livre louable qui a paru récemment, *Le monde des tenues traditionnelles et de la mode allemandes, une contribution à l'histoire de la culture allemande* de Jakob Falke. De cette ancienne guerre nous pouvons tout de suite tirer un élément qui trouve tout à fait sa place dans notre contexte. Avant de passer à notre tribunal de salut public, nous voulons écarter une circonstance atténuante ou explicative qui ressortit non pas au domaine du goût mais à la sphère de l'hygiène. Tout comme maintenant on entendait justifier autrefois la robe à paniers par la fraîcheur agréable, fonctionnelle dont jouissent les membres sous elle, et exactement comme autrefois d'autres se demandaient pourquoi pendant l'hiver où l'on cherche non pas la fraîcheur mais la chaleur, on ne troquait pas le cercle ample et amusant contre une forme plus retenue ? Cela nous conduit à une hypothèse sur la naissance de la crinoline qui est si cruelle que tout autre qu'un philosophe méthodique de l'histoire devrait penser qu'à elle seule elle suffit à dissuader toute femme accessible au rougissement de suivre cette mode. En disant ce qui nous y amène, la maudite hypothèse est déjà affaire entendue : on apprend en effet du côté des médecins que cette fraîcheur qui fait l'objet d'éloges a déjà provoqué des refroidissements qui ont entraîné une fin funestement prématurée d'un état que la destination de la crinoline était d'abord de dissimuler. Mais en penseur rationnel et raisonnable nous ne nous occuperons pas davantage de ces choses mystiques, restons dans le domaine de nos compétences et venons-en à la chose.

Or, il faut bien le dire : la crinoline est une boursoufflure qui ne renforce pas, ne souligne pas les belles lignes d'un corps svelte, mais les déforme, les abolit, donne une fausse idée de la constitution féminine, humaine. Si les contours à partir des hanches prennent un tour complètement déraisonnable, l'œil cesse de s'interroger sur le rapport entre ce débordement et la taille du corps ; tout bien considéré, personne n'est mince, personne ne manque de minceur, dans ce mensonge fantastique il n'y a plus de loi. Et c'est à coup sûr laid, très laid !

Mais regardons de plus près quelles sont toutes les beautés singulières qui font les frais de cette laideur ; on ne peut accueillir celle-ci que d'une exclamation : « Dommage ! Dommage ! », venue du fond du cœur. C'est tout l'intérêt esthétique de l'habit féminin qui est sacrifié, dévoyé par une forme dénaturée alors qu'il réside dans la cascade du plissé de l'habit long. La succession ininterrompue des plis abondamment versés fait apparaître la personne plus grande qu'elle n'est, donne l'impression d'être un vestige de l'antique habit très stylé, recèle pour cette raison un caractère idéal et n'est pas la moindre des raisons pour laquelle la femme est devenue pour l'homme un symbole de l'harmonie, un type idéal et apparaît à ses yeux solennellement comme un esprit venu de contrées plus clémentes et plus pures. Rien que l'ajout d'un large volant perturbe et rompt cette belle totalité et abolit cet exhaussement apparent de la personne, tandis que l'œil croit à chaque étage passer à une nouvelle figure. Elles le savaient parfaitement les braillardes qui ont milité en Amérique pour le port de la jupe courte et du pantalon, méritant le dégoût complet des individus de leur sexe. – L'habit long voile certes les formes mais non sans les laisser deviner ; lors de certains mouvements et dans certaines positions les hanches, les jambes impriment leurs formes à l'étoffe du vêtement, lors d'un effort ou lorsque qu'un envoyé facétieux d'Éole le plaque sur les formes du corps, souvent avec tout le charme d'une ligne sculpturale. Le mouvement y ajoute une beauté particulière. Si une femme a une démarche rythmique, flottante, musicale, la ronde et le fléchissement qu'on ne saurait décrire s'insinuent si délicatement dans le monde des sens et de l'imagination, l'ample et vigoureux plissé apparaît comme une amplification et un prolongement poétiques et charmants du mouvement des membres, comme une variation sur un thème. Passons à la crinoline ! Au lieu de la vigoureuse cascade des plis plongeant dans les profondeurs, elle étoffe le vêtement en largeur, au lieu de la hauteur, la rondeur et la largeur, l'extension vers les quatre points cardinaux, au lieu de la belle nature, le tonneau, le panier à poules, la cloche.

Aucune forme ne peut s'y imprimer, car aucune n'est ajustée à cette vaste coquille, et accessoirement on ne saurait oublier que le bâti s'inscrit dans un cercle géométrique, que la figure, vue de côté, est boursoflée, bouffante non seulement par derrière (ce qui, accompli avec un certain sens de la mesure, serait tout à fait dans l'ordre des choses) mais aussi par devant. Or naturellement le bel écho du mouvement des membres disparaît dans le vêtement, aucun flottement des plis n'accompagne ce mouvement, ne le prolonge, ne le multiplie, le vêtement ne suit pas, ne suit pas même le corps, mais devenu mécanisme autonome, il agit en vertu de la première impulsion reçue du mouvement, pour soi, oscille d'un côté puis de l'autre selon ses propres lois ; la femme va de l'avant, la cloche où elle est prise tourne sur elle-même. Comment supporter chose pareille ! S'il faut absolument que la robe pousse très loin ses bords, pourquoi ne pas en rester à l'authentique crinoline, le sous-vêtement en crin, qui, au moins, ne fait pas bouffer la robe horizontalement, mais tombe au moins convenablement !

Remarquons encore autre chose à ce propos ; c'est un point délicat que nous aurons du mal à formuler avec le mot qui convient. Il y a certains brusques infléchissements dans la démarche d'une dame, d'une coquette bien appuyée, et pourtant une dame n'a pas besoin d'être une coquette, loin s'en faut, pour conquérir avec cette effroyable masse le cœur des hommes sous le choc. Nous n'apprendrons pas aux connaisseurs que c'est seulement en passant, sur le point de partir que nous nous présentons, non de face mais de dos ; les Espagnols y attachent une importance inouïe, ont un mot spécial pour ça, qui m'échappe, et chuchotent volontiers un mot d'admiration en guise de remerciement pour avoir eu les yeux régalez d'un tel mouvement de grue. Comment cet infléchissement, ce chancellement, ce vacillement pourrait-il être possible dans une crinoline ? Ce ne serait que quelques cerceaux pris dans une contorsion géométrique, inorganique.

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur le ridicule de ce mouvement circulaire,

mais nous poursuivrons notre marche en bonne méthode logique vers notre deuxième proposition : la crinoline est impertinente. Impertinente ne serait-ce qu'en raison de l'espace important qu'elle requiert pour la personne. Mais c'est encore parler de manière beaucoup trop générale, beaucoup trop abstraite ; non, impertinente à cause de la relation incroyablement provocante, voyante qu'elle établit avec l'homme. « Veux-tu », ainsi s'adresse la crinoline à l'individu de sexe masculin qui passe dans ses parages, « descendre du trottoir ou me caresser, me presser ? Veux-tu, à mes côtés sur ton fauteuil d'orchestre, prendre mon vêtement sur tes genoux ou t'asseoir dessus ? Sens-tu les cerceaux métalliques ? Sens-tu la forteresse imprenable, la tour Malakoff, la formidable ceinture de chasteté qui presse tes mollets ? » – Nous devenons frivoles ? – O, charmante lectrice, toi-même ne nous crois pas innocent, nous autres savants austères, au point de penser que nous ne saurions pas ce que sont et signifient les vêtements pour le beau sexe, nous voulions dire quelque chose d'autre qu'un monde de relations, d'allusions, une langue silencieusement discrète, un arsenal de douces questions, de refus terribles, de prières touchantes, de menaces cruelles, d'aveux brûlants, de froids barrages, ou bien ne verrions-nous pas lesquels de ces équipements sont les plus séducteurs, les plus accueillants ou les plus dissuasifs, hésiterions-nous sur ce qui rend l'homme le plus hardi, de l'attirer ou de le repousser dans un coin. – « Mais, être dépravé, ne t'aperçois-tu pas qu'un vêtement qui s'écarte à ce point des formes du corps qu'il n'en donne plus aucune image est le plus décent qui soit ? » – *Au contraire**, le contraste, c'est ce qui charme, la déformation, qui oblige à méditer sur la vraie forme, sur les secrets de la nature avec une curiosité plus aiguë, qui incite le chercheur consciencieux à attendre qu'une vibration du corps en révèle davantage que le vêtement lui-même, et qu'au conquérant effronté – Mais arrêtons là ! Toi, douce innocente, qui lis ces lignes et se promène pourtant en crinoline, ne te méprends pas sur notre compte ! Nous ne sommes pas aussi méchants qu'il n'y paraît ! Nous écrivons tout

le mal qui nous vient à l'esprit à propos d'une tenue éphémère, et non sur le compte des individus ; nous ne pensons pas que toutes celles qui portent gentiment cette tenue égrèment les mauvaises pensées qui sont tapies dans leurs formes ; nous connaissons la puissance de la mode, comment elle éblouit et contraint ; nous n'avons pas oublié que plus d'un cœur pur a battu dans une poitrine que la tenue des années quatre-vingt-dix dénudait si effrontément. Mais qu'on ne nous imagine pas inconscient du brouet que l'on concocte dans cette grande marmite masculine, d'où sortent les modes, à Paris.

Pour finir il nous faut encore développer la proposition suivante : la crinoline est inconfortable. Nous ne voulons certes pas nous ridiculiser plus qu'il n'est nécessaire. Ce serait d'ailleurs par trop naïf de ne pas savoir qu'on sacrifie à la beauté des victimes d'une plus grande importance que le confort, comme la vertu même, et si seulement la crinoline était belle, elle aurait bien le droit d'être encore dix fois plus inconfortable. Pour nous c'est une affaire entendue ; nous ne lui avons dévolu jusqu'ici qu'une certaine forme de charme, or l'inconfort est mis à profit par ces tendres petites mains pour pimenter ce charme : le vêtement est délicatement relevé pendant la marche – quel cœur peut bien résister à cela !

Mais nous voulons en attendant nous arrêter là. Il doit être question ultérieurement d'autres pièces de la nouvelle mode des femmes ; restons en pour le moment à la pièce principale. Il nous faut expliquer à présent comment il advient qu'une forme pareillement dénaturée ait pu surgir et se conserver jusqu'à aujourd'hui, nous nous mettons en devoir de donner une satisfaction éblouissante à nos lectrices quant à notre grossièreté.

Prononçons le mot que nous avons en vue : la faute incombe non pas à la femme mais à l'homme. La mode masculine s'était féminisée, alors la mode féminine s'est masculinisée. L'homme offrit le défaut de la cuirasse, ouvrit la brèche par où la femme s'engouffra avec pompe et triomphalement, drapeaux au vent, gonflée, boursouflée, montgolfière en marche, beignet soufflé follement propulsé.

La mode masculine des années quarante avait donné le jour à une jolie redingote des plus raisonnables. La taille était placée là où elle doit être placée, à la taille naturelle du corps ; elle se pinçait là énergiquement et les pans s'écartaient du corps en faisant quelques plis (évoluant à dire vrai vers un excès de plis ou de « frisettes », ce qui était bel et bien une dégénérescence). L'homme ne doit pas à vrai dire contrefaire la minceur de la taille féminine ; sa constitution corporelle n'offre pas l'opposition des lignes en retrait et des lignes en saillie comme chez la femme ; à elle seule la différence n'est pas absolue. Une hanche si étroite qu'elle se présente dans l'alignement du flanc n'est pas de mise chez l'homme, et qu'on n'oublie pas de surcroît qu'il n'y va pas seulement de la vue de face mais aussi de la vue latérale. Lorsque celle-ci ne fait pas apparaître une concavité au-dessus de la hanche, alors apparaît une faiblesse de constitution dans cette partie à laquelle le discours bien compris attache tant d'importance dans les *Nuées* d'Aristophane. Posséder un mauvais derrière ou ne pas avoir de derrière du tout est toujours un malheur esthétique.

Un autre facteur plaide en faveur d'une redingote qui pince comme il faut la taille : ceinturer vigoureusement soulève la poitrine, mais la poitrine est une beauté essentielle du sexe masculin. Pour cette seule raison nous préférons le dôme que forme la ceinture pour le soldat. Le traitement de la poitrine dans la mode qui a précédé était de même des plus louables. Elle attirait à elle une partie des épaules ; ce qui la faisait paraître plus large qu'au naturel, ce qui fait partie des coquetteries autorisées. La manche de chemise était assez collante et faisait apparaître la musculature du bras. Cet aspect associé au rétrécissement des épaules entravait en vérité quelque peu le mouvement, mais un bon tailleur peut facilement parer à la difficulté. Les pantalons étaient plutôt plus larges qu'étroits, ce qui est tout à fait ce qui convient, car tout comme la redingote fait paraître le tronc plus fort qu'il n'est, des pantalons étroits font toujours naître l'impression d'une charpente péchant par sa faiblesse, mais s'ils sont *tout à fait* collants, cela fait ressortir et donne son dessin à la force

des muscles. Mais la disproportion ne disparaît pas dans ce dernier cas, comme chacun peut s'en convaincre en voyant l'infanterie hongroise avec sa redingote moderne et son pantalon national.

Celui qui écrit ces lignes n'avait immédiatement observé le tournant emprunté par la mode dans les années cinquante. Quand il rencontra l'un ou l'autre de ces gens conquis par le nouvel art de la couture, il crut d'abord voir quelques hommes isolés dotés de jambes d'une morphologie anormalement féminine et de cette démarche plus chaloupée qui résulte chez la femme du rétrécissement du genou joint à l'élargissement de la cuisse. Seulement, il en rencontrait de plus en plus, jusqu'à ce que ses yeux s'ouvrent et jusqu'à ce qu'il prit conscience des raisons de cette nouvelle mode. Les pans de la redingote n'étaient plus écartés mais taillés de telle façon qu'ils viennent se poser sous le bassin et le siège contre les cuisses, mais les pantalons étaient devenus très étroits. Ainsi était tirée une ligne qui partait de la cuisse vers le genou et donnait l'apparence d'un genou de conformation féminine, ce qu'on appelle dans certaines régions de l'Allemagne des *Weinstüble* (chaises de vigneron), dans d'autres des jambes de tailleur. À lui seul le pantalon serré donnait déjà une impression de mollesse. – Mais remontons à présent. La taille de la redingote ne se trouvait pas à l'origine au resserrement naturel du corps mais au-dessus de lui, et on ne songeait pas vraiment d'abord à la taille féminine, seule la partie supérieure des pans, étant donné qu'en tombant elle se dirigeait vers le dedans, proposait l'image d'une formation grasse dans cette région et avait de ce fait l'air excessivement féminin. Passons à la poitrine. Elle se présentait plus étroite que dans la nature, car les manches s'étaient soudain très élargies et, comme dans la ridicule mode des années trente, elles se relevaient, en haut, là où elles s'attachent, en un pli pointu ce qui privait l'épaule, bien que sa liberté de mouvement fût favorisée, de tout contour précis et loin de lui donner belle allure lui faisait perdre tout caractère. La manche qui s'était développée aussi bien en largeur qu'en longueur recouvrait la moitié de la main. Se demande-t-on comment

la mode a pu imaginer de telles manches, la première réponse qui vient est la commodité. Mais s'il n'en était que plus facile au tailleur de donner libre cours aux mouvements, on en oubliait, puisqu'il faut bien parler en termes pratiques, que les larges manches semblent faites tout exprès pour les refroidissements qui ne s'insinuent jamais avec plus de facilité qu'en passant par les manches. Les manches larges sont faites pour les climats chauds où tout contact du tissu est importun. C'est alors que cette partie du vêtement est richement garnie de ganses, passements d'or et d'argent, d'échancrures en pointe, de glands et autres accessoires. Par conséquent, on en devient paresseux, on se fait beaucoup servir, on n'a pas à craindre ainsi d'essuyer ou d'éponger, à chaque instant, poussière, encre, sauce avec le linge qui pend. Aussi était-ce manifestement bien moins une commodité qu'une coquetterie dont il s'agissait. Des pièces d'habillement amples et gaies ont quelque chose de léger, de libre, de flottant ; mais elle font l'effet de parties d'un tout qui porte les mêmes caractères et surtout laisse libre cours à l'imagination et au sens de la couleur. Mais au nom du ciel qu'on n'associe pas quoi que ce soit de romantique à notre tenue dont le principe est l'absence de fantaisie et le mépris de la couleur ! Ce ne sera qu'une piètre caricature, la pierre de touche, l'échelle qui mettra d'autant plus durement en lumière l'indigence, la sécheresse décharnée du tout, son tribunal.

Nous nous souvenons à ce propos des châles qu'on a vu récemment adoptés par les hommes. Ce n'est pas qu'ils soient aussi portés par les femmes qui les rend ridicules ; en Espagne, en Amérique du sud, en Écosse (plaid) le châle fait, comme on sait, partie de la tenue de l'homme ; mais il resplendit de couleurs riches et vives et il est ainsi une pièce imposante, dans un gris minable et dans les méchantes couleurs qu'on connaît habituellement ce n'est qu'une écharde de bois, un casque de carton. Mais comment voulez-vous qu'un châle plein de couleurs aille avec le reste de notre tenue ? – Évoquons en passant l'écharpe tricotée, le *cache-nez**, appelée aussi bayadère, une chose qui malheureusement se répand de plus en plus. On ne saurait prendre

de meilleures dispositions si l'on veut provoquer de nombreux catarrhes ; le cou est excessivement réchauffé, mis en sueur, si bien que le moindre courant d'air apporte un refroidissement. Les classes cultivées devraient abandonner aux rustres l'usage de se pavaner le dimanche avec l'étoffe multicolore tricotée par son trésor.

Revenons à notre manche. Nous devons exposer d'autres intentions coquettes qui sont à son origine. Une large ouverture fait apparaître la main plus petite et impose un changement de linge fréquent, il serait même nécessaire de changer de chemise toutes les heures. Certes, le changement du linge blanc à chaque heure a sa noblesse, les manchettes n'en n'ont pas moins. Mais de même, n'est-ce pas d'une distinction formidable cette ouverture noire ou doublée de soie rouge avec de la fine lingerie et qui abrite une petite menotte blanche et délicate ! Blague à part, nous devons dire que faire des façons avec sa main fait partie, selon notre conception esthétique, *non pas* des frivolités masculines licites mais des frivolités mesquines et ridicules ; pareil pour ce qui est de faire des façons avec un petit pied. À l'homme sied la force, si l'on veut la force avec charme, mais pas la joliesse.

Mais il nous faut revenir explicitement au mouvement. Des habits amples conviennent à des époques et des peuples qui connaissent des mouvements majestueux et d'une ampleur qui appelle le respect. Nos mouvements sont rapides, brefs, courts, leur caractère est régi par le principe dominant de l'économie de temps. Dans nos contrées nordiques un homme sur mille a une belle démarche, un maintien accompli et de la prestance. Étant donné cette absence de style dans le mouvement, la chose en question porte à son comble le relâchement, car la main disparaît bel et bien dans cette vaste cavité, l'absurdité et l'avachissement. Ce sont non plus des bras mais des rudiments d'ailerons, des moignons d'ailerons de pingouin, des nageoires et le mouvement de ces appendices informes ressemble à une gesticulation insensée et sottise, à une démangeaison, aux gestes d'un homme qui manie la pagaie. – À cela s'ajoute enfin la longueur de tout l'édi-

fiée. Une longue redingote n'est supportable qu'à condition de ne pas être pincée à la taille et de s'écouler en larges plis ; si une redingote organisée en fonction de la taille doit être longue, qu'au moins un pincement ferme à cet endroit lui donne un peu de caractère : s'il n'est pas placé au bon endroit, s'il ne saisit pas le corps, les basques pendouillent et, si on y ajoute les informes sachets que forment les manches, ce n'est pas une redingote mais un sarrau ; le comble du relâché, du débraillé est atteint.

Il est temps que nous tirions le fruit de nos considérations techniques. – Mou, mou ! c'est le mot que nous a suggéré chaque trait de cet habit masculin ; eh bien non, le mot ne suffit pas : blasé ! blasé ! furieusement blasé ! Et distingué, aristocratiquement blasé ! C'est le prêché que fait entendre cette tenue simiesque à pantalons étroits. O comme ce serait provincial, comme ce serait naïf, ainsi parle cette mode, d'avoir le moindre pathos, d'éprouver la moindre ardeur pour quelque chose, de s'échauffer pour quoi que ce soit, de manifester une volonté ferme, à moins que ce ne soit dans le domaine des actions et des titres boursiers ! O, nous sommes las, las, inertes, énervés jusqu'au dernier nerf ! O nous laissons le monde suivre son cours comme il suit son cours : tout effort est infantile, et en signe de cette maturité qui est la nôtre, tout ce que nous portons doit soit pendre, être relâché, débraillé, soit être desséché et raide comme un bâton. – Et quand l'auteur de ces pensées raisonnables a vu le premier jeune homme monter dans le train avec le plus moderne des cols de chemise, il a pensé très sérieusement avoir affaire à un curé ; car cette bande blanche passe aussi bas autour du cou que le célèbre col du clergé catholique, et le long sarrau était de plus noir. Lorsqu'il eut reconnu l'homme du monde à la dernière mode, il comprit enfin la signification de ce col : O, pour nous tout est du pareil au même, tout, même les concordats ! Pourquoi pas ? Pourquoi devrions nous nous exalter pour les Lumières comme de généreux jeunes gens ? La hiérarchie n'est-elle pas plus distinguée que la platitude d'une libération superficielle des esprits qui se résout toujours pour finir en une

entrave apportée à la jouissance du noble cœur ? – De surcroît ce col, comme il découpe une ligne droite et nette donne au cou quelque chose d'agréablement et de fraîchement décapité qui convient parfaitement au caractère du blasé.

Il nous faut ajouter quelque chose sur la couleur. Un homme cultivé ne doit en aucune façon porter sur lui des couleurs pures ou même trop exaltées, c'est là un axiome reconnu depuis longtemps de notre société moderne. Pourtant le vêtement a toléré ces dernières années, outre une fâcheuse tendance à différents dégradés de violet, un bleu et un vert assez intenses. Mais c'est seulement la dernière mode qui n'autorise plus que des couleurs mal venues et a donné en particulier sa prédilection à un vert-brun qui rappelle la fange. Parallèlement, on affectionnait comme auparavant le noir. Mais, récemment on est passé au gris. Et cela partait d'un sentiment très sûr ; la mollesse et le terne de la coupe devaient se marier avec la couleur de l'uniforme des orphelinats ; l'attitude la plus blasée est sans couleur, même le noir est encore trop tranché pour elle, gris, gris doit être le haut de la tenue, comme l'âme qu'elle renferme. Soit dit en passant, remarquons combien le sens de la couleur se révèle ridicule sous la pression de la mode, car il ne disparaît pas autant complètement. Chez les gens d'un riche tempérament, il joue un rôle dans tous les ornements qui offre une déclinaison de la couleur de base dans les *galons* du pantalon, nous avons même eu droit aux pantalons de la case de l'Oncle Tom. Mais le malheureux peuple chez qui ce sens reste intact est abreuvé par la bouche des enfers manufacturiers d'un épouvantable jaune ocre ou jaune rhubarbe et d'une débauche de couleurs qui ne fait qu'enchaîner tapageusement des mélanges de couleurs ; les juifs dont le sens oriental garde une obscure réminiscence de cette pléthore de couleurs se jettent sur ces étoffes.

Si nous poursuivons vers le haut notre portrait de l'authentique gentleman moderne, nous n'avons rien d'autre à signaler que l'incrustation de la lorgnette dans la cavité oculaire qui conserve la prédilection de nos gandins. Il

serait malséant pour l'individu moderne que d'avoir bonne vue ; mais cet individu est trop cultivé pour ne pas savoir combien l'éclat du verre d'une paire de lunettes placée en permanence sur les yeux défigure le visage. S'emparer fréquemment d'une lorgnette est certes incommode et irait tout à fait contre la nonchalance distinguée. Et, on se sert pour coincer un tel objet d'un organe qui, à priori, semble fait pour tout sauf pour saisir et pincer l'œil. Les malencontreuses rides qui se forment à cette occasion composent une expression par l'ajustement de la lorgnette, le coup d'œil rapide critique et un ennui, un dédain général et une morosité ostentatoire sont les ingrédients d'une fameuse distinction. En complète opposition avec le haut de la tenue, des pantalons, du faux-col souplement dressé, comme on l'a déjà fait observer, ou au ras du cou comme les curés, le collier de barbe s'est maintenu. Nous reviendrons sur ces quelques restes de virilité ou de revirilisation en germe. Ajoutons seulement pour le moment que semblent vouloir se répandre les favoris anglais qui pendent en longs tortillons qui partent en biais des joues, bonne trouvaille pour donner un image fausse, saugrenue et insensée des contours du visage. Mais il nous faut encore dire quelque chose de la coiffure. Nous devons faire pivoter notre Apollon et le regarder de dos. Et qu'on nous pardonne de ne pas parler en notre nom. Nous ne voulons pas prendre à notre compte les choses vulgaires et sinistres qu'il nous faut dire ici.

Déjà je crois entendre notre vigoureux ancêtre parler en ces termes : « Que veux-tu donc de plus, singe cacochyme, dégingandé, vagabond, gesticulateur, chiffé molle somnolente, voltigeur lourdaud, genoux cagneux de laideron empoté, mollet sec, gras de la cuisse, guenillard, crève-la-faim, tout de gris pluvieux, couleur bouse de vache et crottin de cheval, qui enfle son pantalon avec les bras et porte sa chemise sur ses jambes, que veux-tu de plus ? Les poux n'ont-ils pas suffisamment de chemins forestiers et de sentiers pédestres sur tes escarres ? Faut-il leur construire au peigne de larges et grandes routes blanches sur ton occiput, pour qu'il y dévalent, se massent et que tu puisses les gratter ? Les bestioles doivent-elles

avoir leurs aises pour défiler et faire leurs processions par derrière et s'assurer qu'il n'y a rien devant toi et rien derrière ? Tu t'imagines peut-être qu'une belle femme t'embrasserait plus volontiers si les infects habitants des lieux partaient en pèlerinage vers ta nuque ? Par le pet du diable ! Moi aussi, si j'étais une honnête femme allemande, j'aimerais presser contre mon cœur, loger et fondre dans mon cœur, un relief de table française, pulvérisé, badigeonné, détrempe, vinasseux, une telle tige de chou-rave velu et pourrissant, ce genre de feuille de chou en décomposition qui pendouille sous l'évier dans la cuisine », etc.

C'est en ces termes que s'exprimerait un homme du XVI^e siècle qui aurait du mal à faire entrer dans son entendement qu'on puisse vouloir placer une âme élevée uniquement dans les subtilités des étoffes onéreuses, un homme qui ne verrait absolument pas comment la forme et la couleur peuvent se substituer au manque d'imagination, qui n'aurait aucune idée de ce qu'est une mine et un regard plein d'une distinction distante, du sarcasme que lance chaque trait du visage pour ce qui est épanoui et resplendissant : je pourrais bien, mais je n'en ai pas envie, un homme qui serait contraint de reconnaître que le tout réuni est bien médiocre et bien indigent. Et avouons-le tout net, c'est bien volontiers que nous lui avons donné la parole car nous sommes nous-mêmes trop inconvenants pour une oreille raffinée quand nous parlons d'une inconvenance encore plus grande encore que la nôtre mais qui semble y mettre un peu plus de formes. Mais inutile en effet de comparer cette récente mode masculine avec les tenues traditionnelles, hautes en couleurs et fertiles en formes, du XVI^e siècle, pour avoir des mots durs pour cette mode, même s'ils ne sont pas aussi durs que ceux de notre ancêtre dont nous avons convoqué l'apparition. Il n'est que la mettre en regard avec la coupe des années quarante qui étaient notre point de départ. On passe de la rigueur au laisser-aller.

Et revenons à présent d'où nous sommes partis, la mode féminine et sa pièce principale, la crinoline, pour simplement commencer par en dire ceci : quoi d'étonnant, puisque

l'homme présente un aspect si efféminé, si docile, si mollasson, à ce que la femme mette un vêtement qui crie, que dis-je, tempête, tonne, jure, comme un charretier, pourrait-on dire, un vêtement qui semble vociférer tous les Tonnerres de Brest et les Bon Dieu de Bon Dieu, je suis là, place !, pour deux, quatre, six ! – Si l'homme devient femme pourquoi s'étonner que la femme devienne non seulement homme, mais aussi hussard, dragon, cuirassier ?, qu'elle endosse l'incroyable uniforme, adopte les hauts talons et les bottes pour marcher au pas de charge comme un vrai gaillard ?, qu'elle se coiffe d'un chapeau d'amazone sur l'oreille avec des plumes voltigeuses, pour défier nos huit-reflets ? Et comment voulez-vous les en blâmer ? Si les pères et les maris ne le supportaient, pas les femmes se livreraient pas à tels dévergondages. Il faut en accuser les hommes si les femmes se mettent à mener une vie de patachon.

Mais qu'on aille pas penser que nous abandonnons les principes du blasé et de l'aristocrate si nous expliquons la mode féminine par cette contradiction que nous avons exposée à propos de la tenue masculine. Cette dernière observation nous y ramène au contraire et nous incite naturellement à regarder les choses de plus près et sur un mode plus général. L'atmosphère d'avant 1848 était fraîche, virile, ambitieuse, riche d'espoirs et, il faut bien le dire, riche aussi d'illusions ; s'ensuivit l'époque de la réaction et dans de telles époques on abandonne facilement en même temps que les rêves, aussi l'espoir, l'ambition virile, la croyance aux biens supérieurs de l'humanité, tout pathos. Les classes bourgeoises se précipitent sur l'industrie et l'argent ; la noblesse, la société recherchée est de nouveau au sommet et incite à jouir avec raffinement dans une époque fanée et languissante et à chercher la jouissance la plus subtile dans l'ironie du blasé. Arborer des couleurs passe pour ridicule, avoir un maintien strict pour de l'infantilisme. Comment la tenue ne serait-elle pas alors également sans couleur, amollie et étriquée à la fois ? Mais ce genre d'époque blasée a ordinairement pour conséquence que la femme soit au pinacle de la société. La femme s'en réjouirait peu si elle avait pleinement conscience de

ce que signifie cette position, si elle savait le peu d'honneur véritable qui lui est concédé avec cette domination lascive. Ce n'est pas la première, ni la deuxième, ni la troisième fois, que cette place au pinacle trouve à s'exprimer dans la robe à paniers.

Il est connu que la tenue très imaginative du milieu du XVI^e siècle en Espagne a connu ce resserrement qui pince la taille en vogue à la cour et qui tait un fidèle reflet du despotisme politique et hiérarchique qui régnait dans ce pays ; en même temps que le pourpoint étroitement ajusté, de la fraise empesée, des pantalons collants, etc. apparaissait chez la femme pour la première fois la robe à paniers, d'ailleurs tout à fait conforme à l'esprit de l'Église, sans le décolleté à cette époque mais avec le corsage fermé jusqu'en haut et se prolongeant avec la collerette. Puis cette robe connut sa première résurrection au début du XVIII^e siècle sous le règne de Louis XV et, en accord avec des mœurs voluptueuses, elle fut accompagnée d'une large et impudente échancrure du corsage. Le cerceau n'était pas seulement en fanon de baleine mais déjà en fil de fer et en métal, comme aujourd'hui. La troisième période de son empire, sa deuxième résurrection est à ne pas s'y tromper le symbole du comble de la réaction atteint par l'impérialisme qui parade comme cette image vestimentaire, qui, ultime expression paroxystique du recul de toutes les tendances de l'année 1848 s'est abattue comme une cloche sur le bien et le mauvais, le justifié et l'injustifié de la Révolution. Il serait accessoirement intéressant de savoir s'il est vrai d'affirmer que notre robe à paniers est une invention spécifiquement *espagnole*. Que notre époque vive dans un énervement des sens comme celle du XVIII^e siècle a des répercussions sur le décolleté dont l'ouverture généreuse est son corrélat indispensable, encore que, par bonheur, la grande tenue en soit préservée. La Révolution a donné le coup de grâce à la dernière floraison de la robe à paniers pour lui substituer le costume grec dont nous avons déjà parlé dans un autre contexte. Notre avenir n'est sans doute pas de remplacer une folie par une autre folie, par plus que la transformation de notre monde politique et social ne surgira

d'un engouement sentimental pour l'hellénisme. Probablement sommes-nous devenus un peu plus raisonnables nous avons dès maintenant, au cœur de l'informe, une conscience plus vive de celle-ci et de nous-mêmes que les époques qui ont précédé.

Et puisque nous en sommes arrivés à la question de la conscience, souvenons-nous de la promesse que nous avons faite de ne pas seulement juger et blâmer. En effet il est grand temps de passer de nos pensées déraisonnablement raisonnables à des pensées raisonnablement déraisonnables. Nous nous reprenons, nous arrêtons de prêcher. – Un individu est-il plus sage que des milliers, que des millions ? Nous considérons de plus près ces milliers, ces millions et nous trouvons parmi eux beaucoup d'aveugles, quelques têtes dotées d'une bonne vue qui nous regardent d'un air confiant mais, sans comprendre, avec l'air de dire : « Comme si nous ne le savions pas déjà ! » Nous trouvons même quelques têtes éclairées qui nous font véritablement bon visage, la lèvre inférieure dubitative : « Alors, seulement maintenant ? » Véritablement, nous n'avons pas encore rassemblé tous les facteurs. Nous n'avons pas seulement affaire à la puissante et muette loi de l'histoire de la culture qui, comme tout enfant le sait, gouverne en secret derrière la contingence, qui détermine la mode, qui nous contraint inconsciemment à donner le reflet symbolique de notre situation politique, sociale, morale, affective sur nos vêtements. Il nous manque encore un troisième facteur : la folie, la divagation, l'humour potache qui est une composante universelle et indestructible du genre humain. Je veux me livrer au déraisonnable avec joie pour montrer que je suis un être libre. Je veux m'écarter de la nature pour prouver que, si d'aventure il arrive que je me conforme à elle, je ne suis pas pour autant un buisson, un arbre, un animal dont la tige, la feuille, la branche et le tronc, le membre, la peau et le poil poussent selon les lois de la nature. Je ne veux avoir de cesse de tirailler et de comprimer, de tournicoter et d'étirer mon apparence pour qu'on voie que je vis, c'est-à-dire que je change d'état, d'humeur, d'affect, de pensées. Si quelqu'un rit, je ris avec lui ; si

quelqu'un se moque, je me moque avec lui ; les écrivains, les satiristes décochent mille traits mordants, les journaux satiriques publient d'innombrables caricatures, rien n'y fait parce que je le savais d'avance et que je veux malgré tout ce que je veux. – Que n'a-t-on déjà porté ! Quand on donnait aux souliers à la poulaine, appelés aussi *Kraniche* (grues) deux longueurs de pied, quand on a posé des cloches sur les coudes, les genoux les poignets et les chevilles, et à la pointe de capuchons, on n'était pas assez bête pour ignorer que c'était insensé. Nous avons parlé à ce propos d'esprit potache. Nous gardons en mémoire une époque où le *studiosus* mettait des thaler à la place des roulettes de leurs éperons ; les casquettes démentes, les bottes à l'écuillère, les pantalons rouges larges d'une aune, les pipes monstrueuses. Qu'était-ce d'autre que le romantisme qui voulait coûte que coûte se faire remarquer et produire un effet extravagant sur le philistin.

Nous avons dit que ce principe de la liberté capricieuse se dissimule derrière une certaine loi de l'histoire qui nous amène sans que nous le voulions à exprimer notre caractère d'époque dans la tenue et la mode. Il va nous falloir déterminer d'abord la nature de ces conditions impérieuses. Si l'on distingue plus précisément, et à juste titre, suivant en cela les nouveaux historiens du costume, et en l'occurrence l'homme qui a si agréablement traité des « Tracht und Moden tenues et modes », il fut, reconnaissons-le, l'éveilleur de ces pensées raisonnables sur la mode, qu'il faut comprendre sous le premier vocable un type qui dure toute une époque, sous le second, celui de mode, une variation presque semestrielle des formes au sein du type. Il est alors évident que, dans la tenue, c'est la loi prescrite qui prévaut dans le type, et le libre caprice dans la mode.

Les choses ne sont pourtant pas si simples. Une forme peut paraître à ses débuts une pure mode et devenir une tenue. L'humeur folâtre, les caprices étudiantins du genre humain interfèrent par des transitions imprévisibles avec la nécessité où nous nous trouvons de faire porter à notre apparence le sceau de l'état

de nos mœurs. La crinoline, pour en revenir à notre principal objet, est une folie qu'aucune femme ne peut porter par plaisanterie sans en rire aussitôt elle-même. Et pourtant ce n'était pas tout à fait pure plaisanterie de notre part quand nous estimions que la crinoline est une image de l'esprit de la réaction de l'impérialisme, de la prééminence de la femme allant de pair avec l'avachissement de l'homme blasé, une image des tendances aristocratiques et des tendances de la vie de cour. Elle paraissait une lubie du moment et elle s'est installée pour une bonne période. Il y aurait plaisir à voir les deux ballons exploser en même temps ! – Au fond ces deux choses sont à la fois contingentes et nécessaires. C'est une pénombre où la contrainte et l'humour se mêlent étroitement. Nous pestons contre les ukases semestriels de la mode qui nous viennent de Paris et ceux-ci nous font rire et pourtant nous nous y soumettons. Nous secouons les chaînes de l'esclavage mais nous ne les brisons pas. La contrainte s'insinue en nous tout en nous flattant et il ne faut guère de temps pour que nous estimions qu'il ne peut en être autrement. Mais plus une forme est inouïe, plus la conscience claire et ironique afflue près du libre-arbitre ligoté. Et cette conscience nous donne l'assurance que cette vésanie ne peut durer. Tant va sa croissance, qu'elle devient effective, se matérialise dans les faits et s'affranchit de ses entraves. Voilà qui vaut naturellement autant pour les initiateurs d'une mode que pour ses suiveurs. La différence pèse peu au fond, puisque les initiateurs commencent par se mettre dans les fers et deviennent leurs propres laquais.

Nous avons parlé en très mauvais termes de notre époque : attitude blasée, ironie aristocratique, esprit de lucre et de jouissances raffinées et nous lui avons reproché sa mollesse et autres choses très méchantes. Il ne faut naturellement pas l'entendre comme si nous méconnaissions le sérieux courant qui traverse l'océan de lassitude et de fatigue, l'esprit viril qui pousse vers l'expérience, tous les germes d'un futur prometteur de jours plus impétueux. Et dans le même ordre d'idée, nous avons différé quelques observations sur l'amélioration et l'embellissement de notre mode

qui constitueraient éventuellement l'amorce d'un changement des formes correspondant à un changement de la vie. – Pour ce qui de l'habit masculin, nous devons ajouter à titre de complément qu'il y a depuis peu une récession des formes hideusement dévoyées. Les basques se détachent à nouveau un peu du corps, les pantalons sont un peu plus amples¹. Nous avons déjà noté avec satisfaction que la barbe n'a pas été écartée. En effet l'obligation de faire disparaître la barbe fait partie des tyrannies les plus oppressantes de la mode (quand il ne s'agit pas de l'intervention des gouvernements), parce que, en vertu des droits imprescriptibles de l'être humain, on ne saurait empêcher de dissimuler certaines imperfections du profil par une barbe : un petit menton par un bouc, une mâchoire prognathe par une moustache et l'absence de barbe au menton. Et on ne dira rien du grand principe selon lequel le barbare élimine la nature tandis que l'homme cultivé la cultive et la soigne. Mais en fin de compte, laisser pousser la barbe librement dans des époques cultivées exprime toujours une aspiration à un retour depuis le monde des conventions vers la nature et il correspond au réalisme et à une tendance au vrai de la nature dans la science et l'art.

De même le chapeau de feutre à larges bords a délaissé le tas de décombres des barricades où il était resté comme le couvre-chef des francs-tireurs pour affirmer sa place aux côtés du rutilant haut-de-forme. Et ce dernier ne se laissera pas si vite supplanter. Toute tenue se réserve quelques pièces avec lesquelles elle en use noblement, c'est-à-dire qui coûte beaucoup d'argent, du fait qu'elle se détériore très vite à la première pluie ou à la moindre tache, qui en empêche toute utilisation respectueuse des convenances. Il est difficile de trouver pièce d'habit plus vulnérable que le « tuyau de poêle ». À vrai dire on ne devrait pas porter de parapluie, le plus philistin de tous les accessoires, pour ménager cet article de luxe, dès qu'un petit nuage pointe dans le ciel, car qui veut se donner noble allure n'a guère de ménagements même pour les choses les plus précieuses, et un tel principe sied en vérité mal à une époque qui a à ce point généralisé toutes les formes de tenue qu'elle fait obligation d'un

tel luxe même aux démunis, ce qui explique l'apparition infiniment triste de chapeaux bruns, défraîchis, aux reflets prismatiques, élimés, démoralisés, que l'on voit pourtant disposés sur des têtes sérieuses. Le soulagement, le bénéfice pour les pauvres est d'autant plus sensible que le chapeau de feutre à larges bords maintient encore ses positions à côté de cet édifice bizarroïde. Usagé, râpé, même taché il n'a jamais la vulgarité de ce donjon céphalique doublé de peluche de soie noire, lorsque même le plus minime défaut a endommagé sa forme et terni sa noirceur.

Ne négligeons pas l'avantage présenté en termes de confort. Le chapeau rond n'est pas seulement lourd, il n'épouse pas le tour de tête, mais entaille plutôt la peau avec son arête tranchante, il laisse une marque rouge circulaire et une migraine sans même avoir une bonne assise, alors que le chapeau de feutre à larges bords se pose là, et prend élastiquement le front.

Mais c'est également un grand progrès dans le domaine du goût. Nous considérons comme pleinement inutile d'en apporter la preuve. Préférons de beaucoup saisir l'occasion d'exprimer quelques vœux pieux qui se fraieront peut-être un accès jusqu'à l'œil ou l'oreille d'un chapelier plein de sensibilité. Le chapeau de feutre à larges bords respire un esprit de liberté qui réclame en bonne logique qu'on produise une plus grande variété de formes et de couleurs pour les besoins de l'individu que ce n'est le cas maintenant. C'est le règne du chapeau bien enfoncé, aux bords très larges et, soit relevés sur les côtés, mais c'est rare, soit, la plupart du temps, présentant un pourtour uniforme. Cela va, à la rigueur seulement, aux visages longilignes sur un cou élancé. Les hommes trapus, au cou tassé et à la tête ronde, ont l'air sous ce genre de chapeau d'avoir été écrasé, voire laminés à coups de marteau ; tout le tracé et l'élan des lignes ascendantes s'en trouvent détruit. En outre, on constate un excès de tons clairs, de gris clair, de beige clair, etc. Avec des cheveux blonds, disons-le tout uniment, elles font penser aux cochers de fiacre, et on leur associe nécessairement un gris-bleu foncé. Récemment une forme parti-

culière est en plein essor : le chapeau de feutre aux bords entièrement relevés. Il est indéniable que cette forme présente un grand avantage : celui qui doit sortir et qui a égaré son chapeau, peut se permettre dorénavant de prendre à la cuisine le moule à kouglof pour se le mettre sur la tête². Il faut encore concéder que récemment les tuyaux de poêle sont devenus un peu plus raisonnables. Relevait aussi de cette mode dont nous avons fait notre principal objet un cylindre très haut et régulier avec un bord tout à fait plat qui n'est pas le moins du monde relevé sur les côtés. Il ne peut exister de visage humain qui ne fasse, sous un tel solide géométrique, abstrait et indifférencié, l'effet d'une tête de chameau. À présent le cercle du haut de chapeau est légèrement élargi. C'est là une forme incomparablement plus concrète, plus individuelle et plus humaine dont nous voudrions souhaiter qu'elle ne soit pas à son tour travestie. – Nous ne souhaitons pas nous laisser aller maintenant à parler d'une autre pièce vestimentaire qui malgré toutes les réformes ne se laissera pas assassiner : le frac. Le sujet a été si copieusement et fréquemment traité qu'il nous est permis de le passer sous silence.

La mode féminine s'est emparée du chapeau à coque basse et à larges bords, qui n'était apparu jusqu'à présent parmi les classes cultivées qu'à titre très exceptionnel, à la campagne, sous les espèces du chapeau de paille. En le faisant basculer sur l'occiput, il est du plus mauvais goût de tenter un rapprochement, entre cette forme poétique et la prose de cet appareil qui tient de l'écuelle ou du débris d'emballage ou encore de la longue vue sectionnée, qu'on nomme très improprement chapeau et qui occupe la place depuis lors. Si nous qualifions d'ailleurs cette nouvelle mode de poétique, c'est qu'il n'y a pas une disproportion telle qu'elle apparaît dans les vêtements masculins dont les différentes parties recelant individuellement une touche de fantaisie éclairent crûment le prosaïsme de l'ensemble, le mettent en accusation et le vouent aux gémonies. Car nous avons déjà eu l'occasion de dire qu'avec le vêtement à traîne, c'est en définitive, une part non négligeable de la forme idéale qui a été sauvée. À lui seul cet

élément vestimentaire produit un effet bien particulier. En contact direct avec le visage, il produit une discordance quand il ne convient pas à celui-ci, qu'il s'oppose à lui comme la poésie et la prose. Le chapeau féminin à large bord a quelque chose de libre, d'aérien, d'allègre, de cavalier, de galant : sur le visage étrié, crispé de philistin il produit l'effet d'une pure ironie. Le visage n'a pas besoin d'être beau par les formes, ce chapeau ne requiert pas la découpe noblement méditerranéenne, romaine du visage avec lequel il produit, avouons-le, un effet somptueux. On peut même l'admettre avec un nez épaté. Il faut seulement que l'impression d'ensemble produite par le visage ne soit pas rigide, sèche et contractée. Et c'est en vérité plutôt affaire de traits de visage, de position du corps (lequel ne doit pas être tendu en avant), et aussi de mouvement du corps, la démarche jouant un rôle non négligeable. Qui ne sait donner de la mélodie à ses mouvements doit se garder de placer sous les feux un détail de la parure particulièrement exposé à l'agitation et qui trahirait cette absence. Il va de soi que ce chapeau ne doit pas être porté tout à fait d'aplomb. D'une manière mathématique, il écraserait toute velléité d'individualité. La même chose vaut pour les chapeaux d'homme. Il ne doit tout de même pas être trop de guingois, c'est chez la femme d'une coquetterie condamnable, et chez l'homme d'un débraillé d'apprenti. Mais à considérer que différentes dames ont un visage et une démarche prosaïques et que beaucoup ont un regard suffisamment juste pour reconnaître combien ce genre de vêture romantique souligne ces défauts, le chapeau aux larges bords se maintiendra certes mais il ne se généralisera jamais. Et on comprendra de soi-même qu'il convient à la jeunesse et qu'il ne rajeunit pas des traits vieilliss mais que, au contraire, ceux-ci s'en trouvent doublement accentués. Il est difficile de faire preuve de moins d'intelligence qu'en voulant se servir de lui pour cacher son âge, et dans le mot d'ordre « Dernière tentative », il convient de bien souligner : « Dernière ». Enfin il n'est pas pratique parce que le rebord bute partout derrière soi et qu'il faut fournir de furieux combats, tandis que cette petite cloche qui portait jusqu'à

présent le nom de chapeau présente un autre genre d'inconfort. Il empêche d'entendre, parce que les rabats descendent sur les oreilles, ce qui n'est pas son moindre défaut pour les personnes du sexe dont l'office le plus attrayant est tellement lié au chuchotement. Il n'empêche qu'il subsistera bon an mal an sous sa forme ancienne et nous portons sur lui un jugement indulgent, parce que sa forme basique dans ce qu'elle a de typique disparaît, par sa platitude même, qui s'oppose à la débauche de fleurs, de plumes, de rubans, et autres froufrous et fanfreluches, et donnant ainsi une marge de manœuvre au goût individuel. Il met en relief la joliesse (nous disons joliesse et non beauté ; la beauté se concilie mal avec cette coiffure), atténue la laideur, il permet de donner de la pâleur au visage ou de rehausser le teint etc. Le bord relevé, enrichi de plumes, cette forme audacieuse et nouvelle a été baptisée chapeau d'amazone et nous avons précédemment établi le lien qui l'unit à la très hommase crinoline. Mais établir ce lien est superflu ; le chapeau d'amazone a plus de qualités que d'autres coiffures du même genre, il est vaillant, joyeux, imaginaire, et non point déraisonnable, furieux, criard, déréglé comme l'est la crinoline : celui-là se maintiendra (sans prédominer), l'autre disparaîtra. Nous ne ferons pas preuve de la même tolérance à l'égard de ce demi-voile, de ce court rideau de dentelle qui a partie liée avec la chose romantique. On trouverait difficilement plus coquet, plus aguicheur. Voulez-vous voir le visage ? Le petit rideau s'exclame : Comment oses-tu t'en approcher si près, te pencher et couler des regards par dessous ? – Juste aussi effronté que la crinoline, juste aussi déplaisante, et devrait-on dire, insupportable pour une femme qui ne veut pas malmener ses yeux, car ce grillage qui s'agit la force à loucher³.

Nous nous sommes encore une fois laissés aller à un esprit de sérieux bien minutieux, et comme la récidive est indéniabla, nous ajoutons à nos péchés celui que constitue notre prêche contre une nouvelle altération de la taille naturelle, qui menace de son intrusion depuis quelque temps. Ce vêtement que l'on se remet à porter qui s'appelle en français *double jupe*, place le resserrement du buste

plus que la nature ne le veut et dilate sous le creux de la taille les hanches de la même façon que la crinoline, les faisant apparaître comme une masse de graisse débordant sur la taille. O pitié, tout mais pas cela ! C'est encore plus fâcheux que la crinoline. Chez l'homme comme chez la femme la disproportion qu'entraîne un tronc trop court est plus déplaisant que le contraire mais chez la femme, quand s'y ajoute, l'hypertrophie des hanches, c'est tout simplement dégoûtant. Et c'est bien dommage car ce vêtement court, sinon, est vraiment joli et romantique ; il s'associe bien avec des manches tombantes, amples et ouvertes, ce qui est d'un très bon effet dans le *costume féminin*, et fait incontestablement partie des différentes pièces vestimentaires, témoignant d'un goût très sûr, qui poussent actuellement comme des bourgeons à côté de la vilaine crinoline.

Pour conclure, malgré nos remontrances, nous sommes bien certains d'avoir affaire, non pas à des aveugles, mais à des êtres qui voient. Notre confiance dans la force, la conscience inhérente au genre humain, est si grande que nous pensons en fait qu'il sont bien peu nombreux ceux qui portent les formes d'habillement les plus extravagantes et les plus contraires au bon goût. Et en regardant droit dans les yeux les hommes libres qui ont abdiqué leur liberté, qui participent de la folie générale tout en en souriant, il nous semble lire dans leurs yeux une petite interrogation, un frémissement de curiosité, c'est-à-dire un peu de personnalité. Que faire ? C'est la question qui les démange, que faire ? La mode exerce sa tyrannie ; qui va à contre-courant est ridicule. Et toi maintenant, l'auteur très raisonnable de ces pensées, ami ou ennemi inconnu, nous aimerions savoir ce que tu fais ? – Dans un soupir, l'inconnu vous le déclare : cette fois, il n'était pas de ceux qui ont participé. Mais loin de moi l'idée de laisser tomber un regard condescendant sur mes coreligionnaires qui ont été entraînés par le courant, il ira même jusqu'à leur avouer quelle difficulté quasiment insurmontable s'oppose à cette sombre négation. Elle réside dans le tailleur.

Une mode est-elle révolue, le tailleur perd en très peu de temps la main, l'organe, l'idée, de

tour et l'habileté pour ce genre de formes. Les tailleurs sont des citoyens terriblement positifs dans l'État de la mode. Comme en témoigne un grand maître berlinois sérieux à qui un client apporte un frac audacieusement taillé par un grand artiste révolutionnaire de Paris. Il le recompose du regard et s'exclame : « Le frac est bon, mais il est d'une conception trop subjective. » – Et cela va plus loin ; un artiste du vêtement ose-t-il s'opposer à la mode, en prenant radicalement sur lui, il conçoit un bâti du vieux style, ses aides, ses apprentis croiront qu'il s'agit non pas d'un acte de volonté mais penseront qu'il a dégringolé, qu'il est tombé dans les profondeurs où les obscurs tailleurs de quartier végètent, ils le mépriseront, ils n'auront que sarcasmes pour lui, iront jusqu'à se révolter contre lui et à le quitter. Et bien l'auteur de ces lignes a trouvé au prix de grands efforts un tel homme qui possédait la double force de triompher de lui-même et de l'adversité en taillant un vêtement selon la coupe qui avait cours dans les années quarante. Il a triomphé. Homme noble ! Si cela était en mon pouvoir, je t'élèverais un monument. L'idée m'a travaillé. D'abord la vanité m'a soufflé de faire une statue de groupe où lui et moi tiendrions une couronne de laurier à la main. Puis j'ai rejeté cette idée, non seulement en raison de sa vanité mais aussi parce que je n'arrivais à la concrétiser artistiquement. Je n'arrivais pas à me détacher du souvenir de la statue de Goethe et de Schiller. Qui devait tenir la couronne de laurier et lequel devait s'en emparer ? Et s'en saisir n'apparaîtrait-il pas comme une manière aimable de la subtiliser ? Mais l'idée d'édifier une grande couronne qui nous aurait réunis n'allait pas non plus sans impendimenta, et l'esthétique tout comme la morale nous amenèrent d'un seul élan à l'idée d'une statue unique. Tu es audacieusement campé sur tes jambes, levant un regard farouche, pénétré de la conscience de ta victoire morale, agitant d'une main d'un mouvement inspiré les ciseaux, retenant de l'autre le tissu du vêtement. – Airain. – Toi-même en frac, pour que ta personne adopte une attitude d'indifférence à l'égard de la grande question. Et une idée à la fois grande et nouvelle : les pans du vêtement seront articulés pour que le vent

imprime un gracieux mouvement à sa silhouette ; l'élément mobile, versatile voit sa place ménagée en contraste avec l'expression inexorablement obstinée des traits du visage. Assis aux pieds du héros, les apprentis domptés, grinçant de dépit impuissant. Sur trois côtés du socle un bas-relief montrant, sur sa première face, une redingote des années quarante portée par des jeunes gens qui apprennent avec enthousiasme la nouvelle de la Révolution de 49 ; sur la deuxième, la faillite de cette mode illustrée par une scène de barricade de 1849 ; sur le troisième un groupe de godelureaux dans le nouvel habit ridicule ; sur la face antérieure, seront inscrits ces mots du poète⁴ :

Quand un être est de noble nature
Pas étonnant que tout lui réussisse ;
En lui il nous faut louer la puissance du créateur
Avec le ton modeste que réclame un tel hommage.
Mais quand un tailleur surmonte la pire des épreuves,
Qu'il remporte la victoire sur lui même,
On peut en user joyeusement d'un autre,
Et dire : c'est lui, et c'est à lui !

Friedrich Theodor Vischer

Traduction de l'allemand par Jean-François Poirier

* En français dans le texte.

1. Mais il faut avouer qu'il n'y a pas eu d'amélioration dans la couleur. Le gris a cédé la place à un abominable violet, pour être précis un brun-bleu-rouge, avec une prédilection pour le foncé ou le délavé, une couleur dont nous ne pouvons dire qu'une chose : à vomir.

2. Pour dire le vrai, ces chapeaux se sont faits récemment plus petits et plus élégants, si bien que ce sont en fait des barrettes, et sous cette forme ils sont du plus joli effet mais sur les jeunes têtes exclusivement.

3. Entre temps la mode pour dame a fait sienne ce petit chapeau en forme de toque aux bords retroussés et, généralement, il est associé à une coiffure où les boucles sont contenues dans une résille, noire ou colorée, ornée de perles, d'or, d'argent. Cela vous a des airs chevaleresques, de petit page, mais il ne donnera jamais le ton, car il abdiquera devant la prose de l'époque pour des raisons encore plus spécifiques que le chapeau de dame à larges bords, car il a presque l'air d'un masque.

4. Goethe, « Die Geheimnisse » (Les secrets). Vischer a remplacé le mot « homme » par « tailleur ».

Publication semestrielle en versions française et anglaise : *Mode de recherche (IFM Research Report)*

Offrir un instrument d'information sur la recherche dans les domaines de la mode et des industries de la création.

Conférer à cet instrument de veille et d'analyse une dimension internationale.

Mode de recherche, n° 1.

Février 2004 (*L'immatériel*)

Mode de recherche, n° 5.

Janvier 2006 (*La propriété intellectuelle*)

Mode de recherche, n° 2.

Juin 2004 (*Luxe et patrimoines*)

Mode de recherche, n° 6.

Juin 2006 (*La mode comme objet de la recherche*)

Mode de recherche, n° 3.

Janvier 2005 (*Marques et société*)

Mode de recherche, n° 7.

Janvier 2007 (*La mode entre normalisation et personnalisation*)

Mode de recherche, n° 4.

Juin 2005 (*Développement durable et textile*)

Mode de recherche,

Prochain numéro : janvier 2007

Cette publication est disponible sous forme imprimée ou en version électronique.

Nous vous proposons de recevoir gratuitement **Mode de recherche** en remplissant ce bulletin à renvoyer au Centre de Recherche de l'IFM ou en vous abonnant en ligne sous la rubrique **Reflexion et expertise** de notre site Internet www.ifm-paris.com

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Fonction _____ Société _____

Tél. _____ Email _____

Mode de recherche, en version imprimée : Français

Mode de recherche, en version électronique :

Français Anglais

Abonnement gratuit

47



Mode de recherche, n°6.

Juin 2006, publication semestrielle

ISSN : 1779-6261

CENTRE DE RECHERCHE *IfM*
INSTITUT FRANÇAIS DE LA MODE

33 rue Jean Goujon
75008 Paris
France

T. +33(0)1 56 59 22 22

F. +33(0)1 56 59 22 00

www.ifm-paris.com

Directeur de la publication :
Olivier Assouly
oassouly@ifm-paris.com

Ont collaboré à ce numéro :
Frédéric Monneyron, Bruno Remaury,
Marie Weigel

Réalisation :
Dominique Lotti

IfM

INSTITUT FRANÇAIS DE LA MODE

33, rue Jean Goujon 75008 Paris T. +33 (0)1 56 59 22 22 F. +33 (0)1 56 59 22 00

www.ifm-paris.com